

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

P.T. 5



La reception enthousiaste de LORD BYRON à Missolonghi

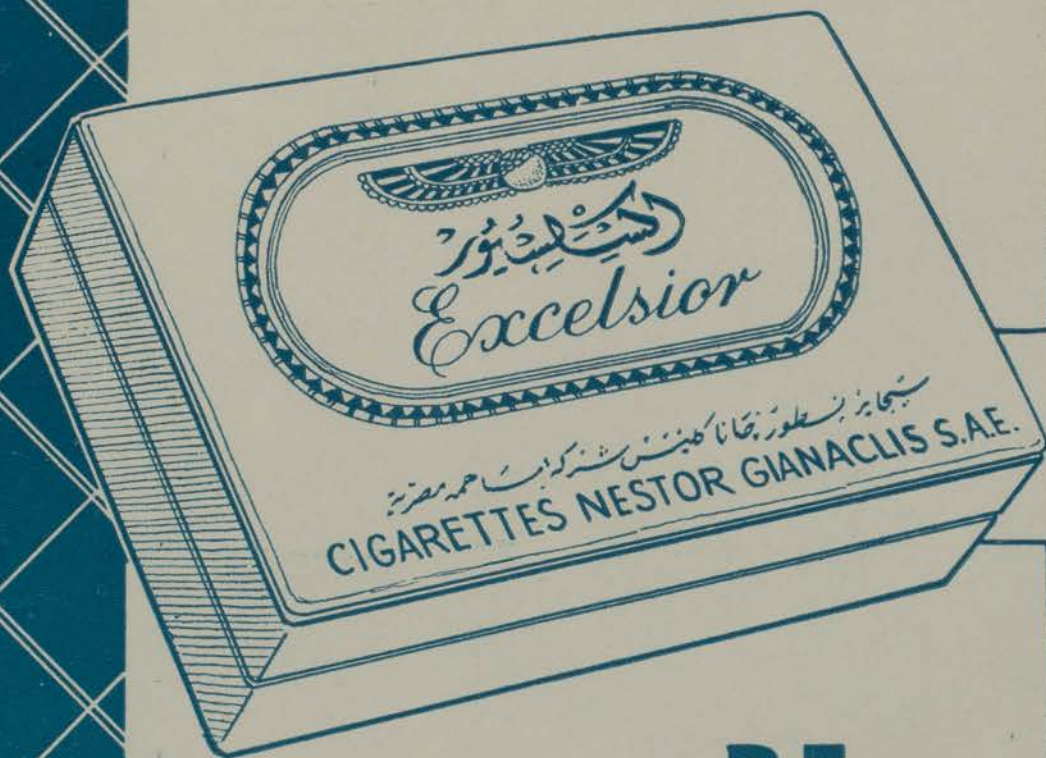
(d'après la toile du peintre Vrisakis)

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Maurienne, Louis Ovide, Etienne Meriel, H. Soulon, Josée Sékaly, A. Khédry, G. Drossinis, D. Callonas, N. Moschopoulos, Costas Kerofilas, S. S. Franjcevic, Eloy Trouvère, C.P. Cavafy, Elisabeth Psara, Filitsa Vlahli, G. Vasdékis, Orion.



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T.
3.5 net

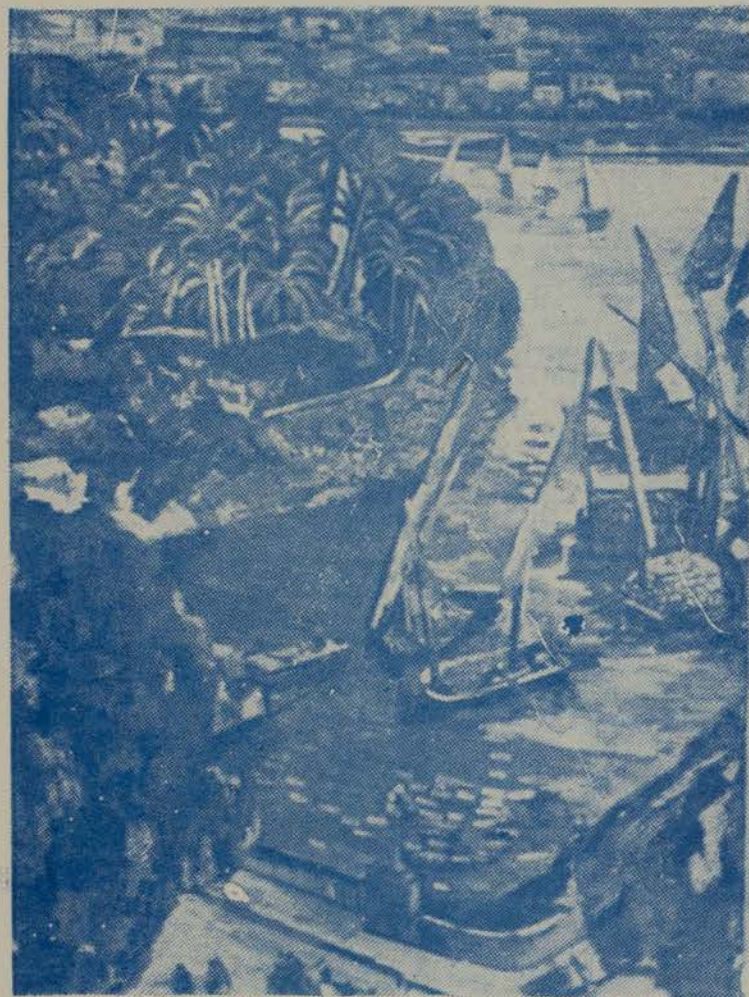
EXCELSIOR
GIANACLIS



NAGHI, *La Fiancée du Nil.*

XXI^e SALON DU CAIRE

(voir article Page 19)



NAGHI, *Le Pont des Anglais*



S. BASTA, *La jeune fille au menton pointu.*



E. BAROUKH, *Jeune fille*



ANGELOPOULO, *Portrait du peintre Litsus*

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100
Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration
69, Rue Gabalaya, Zamalek
LE CAIRE

VIVE LA GRÈCE ETERNELLE



S. M. GEORGES II, Roi des Hellènes qui incarnant la volonté du peuple et de l'armée a transféré la capitale en Crète

Après six mois de guerre défensive contre un adversaire cinq fois plus nombreux possédant un outillage infiniment supérieur et qui a assailli sans aucune raison le sol de l'Hellade, les soldats Hellènes lui infligèrent des défaites et des pertes qui marqueront dans les annales militaires et historiques du monde comme le summum de courage, d'héroïsme d'abnégation et de sacrifice. Son partenai-

re — un Etat dix fois plus nombreux encore — venu à son secours pour asservir l'Hellade après une lutte inégale et malgré l'héroïsme et le courage des combattants hellènes et de leurs alliés britanniques occupa Athènes après trois semaines de dures batailles.

Elle occupa mais elle n'a pas vaincu.

Malgré cette occupation provisoire du territoire hellénique nous ne cessons pas de lutter avec nos alliés britanniques jusqu'à la libération de l'Hellade et de l'Europe.

C'est pour cette raison et pour être plus libre dans ses mouvements, que Sa Majesté le Roi Georges II symbole de la nation héroïque et martyr s'est installé avec M. Emmanuel Tsouderos, Chef du Gouvernement national, en Crète — ce foyer de liberté et d'héroïsme — pour travailler afin que, de nouveau, le flambeau qui un moment s'est éteint à Athènes éclaire de sa lumière un monde terrorisé.

Fidèle à ses traditions historiques l'Hellade vient de donner par son attitude un exemple de courage que tous les peuples opprimés doivent méditer. L'Hellade elle a affirmé, encore une fois, une implacable volonté de vivre libre, donnant ainsi à l'humanité un témoignage éclatant de son éternelle jeunesse et de sa vaillance à maintenir la primauté d'un grand idéal.

S

S. E. M. EMMANUEL TSOUDEROS qui, dans les circonstances critiques que la Grèce traverse, forma le Ministère National qui continuera la lutte jusqu'à la victoire aux côtés de la Grande Bretagne.





M. A. EDEN et le Général JOHN DILL écoutant les explications du Prof. ECONOMOU

AVEC M. EDEN SUR LE ROC SACRÉ

Le Ministre anglais des Affaires Etrangères a voulu, hier, dans l'après-midi, prendre contact avec la grandeur de l'immortelle civilisation hellénique. Il a désiré se baigner à la source du Beau absolu; de la simplicité, de la force, de la pondération de l'immortel esprit grec. De cet esprit qui symbolise, de la plus belle manière, la Liberté, au sens le plus profond du mot, la liberté pour laquelle son grand pays se bat avec le nôtre. St c'est pourquoi il est monté, avec sa suite, sur l'Acropole.

Le ciel Attique, clair et gai, accentuait merveilleusement les lignes et les formes, les colonnes, les frises et les vierges. Il donnait aux bas reliefs, en les noyant de lumière, une vie étrange, une espèce de mouvement.

A cette orgie de lumière ne résiste aucune inquiétude; toute fatigue disparaît et l'homme, délivré de tout ce qui torture l'âme et l'esprit, revient à la gaieté instinctive de sa nature première. Il entre en contact avec l'univers éternel, la vérité, la divine lumière.

Sur l'Acropole, parmi les chefs-d'oeuvre qui constituent l'expression la plus idéale de toutes les caractéristiques de l'ancienne Grèce, la lumière du soleil attique avait, je ne sais quoi, du tout puissant attrait du divin.

Là-haut, où s'unissent, d'une manière si merveilleuse, l'harmonie à la grâce, l'élan à l'équilibre, la douceur à la force, l'homme inquiet, le politicien aux occupations multiples, eut l'occasion de se détendre un peu, de respirer l'air sain et vivifiant de la nature grecque, de prendre un mystérieux contact avec les forces indestructibles de l'esprit grec, de puis-

ser de la grandeur du «miracle grec», courage et confiance en soi.

La lumière du soleil attique et le bel azur de son ciel, l'enthousiasmèrent. Il admira la simplicité dorique du Parthénon et des Propylées; la grâce et l'harmonie ioniennes du temple de la Victoire Aptère; les Caryatides le retinrent particulièrement. Enfin, le panorama d'Athènes qui se déroulait, comme un rêve, devant ses yeux éblouis de lumière, le ravit. Lorsque, arrivé aux remparts de la ville de Pallas Athéna, il la vit auréolée du peplum rose et or tissé par cette après-midi printanière finissante, il ne put retenir sa joie et se tournant vers le Prof. Economou et M. Androulis, son cicerone, il s'exclama en grec: «Callithéa». «Ce n'est que par ce mot grec, si harmonieux, ajouta-t-il, qu'on peut qualifier ce panorama».

Grand, plus beau que ne le représentent les photographies et infiniment plus sympathique, Mr. Anthony Eden, le plus jeune ministre des Affaires Etrangères d'Angleterre, exerce un attrait irrésistible. C'est peut-être cet attrait des manières, joint à celui de sa simplicité et de son rayonnement spirituel, qui lui assurent son ascendant. C'est ce qui explique son extraordinaire réussite dans un pays où le moyen et l'arriviste sont écrasés par l'indifférence et le mépris général. On dit, qu'en sus de ses qualités, M. Eden est un grand orateur. Je crois, cependant, que même sans cela, il aurait été à la place où il se trouve. A voir le ministre Anglais des Affaires étrangères et à l'approcher, ne fut-ce que pour quelques instants, (et le soussigné a eu ce bonheur) on peut se faire une juste idée de ce que les Anglais appellent «gentleman»

Vif, souple, infatigable, toujours gai, il est une

source inépuisable d'optimisme. Il n'a rien de l'aristocrate hautain qui rend antipathiques beaucoup de diplomates. Il ne vous tient pas à distance par son attitude. Au contraire, il vous facilite l'approche, il vous encourage à parler; vous percevez clairement, que ce n'est pas là politesse protocolaire.

Lorsque je lui fus présenté par le directeur du bureau de la Présidence du Conseil, M. Androulis, il me parla avec simplicité et sympathie et accepta, avec beaucoup de bonne grâce, de dédicacer un crayon très réussi de M. E. Terzopoulos. It's very good, indeed; déclara-t-il.

Il s'enquit du journal dans lequel il serait publié et le montra avec satisfaction au général Sir John Dill, au ministre anglais M. Pallairet et à son secrétaire particulier, Mr. Steveson.

Il quitta, non sans regrets, le roc sacré et fut ému des manifestations spontanées de sympathie de

la foule massée sur la petite place de l'Acropole où l'attendait le ministre-gouverneur de la capitale M. Kotzias, pour lui faire visiter la ville.

Il s'installe dans l'auto avec le Chef de l'Etat-Major, M. Kotzias et M. Androulis. Cependant l'auto ne démarre pas. Un marin anglais se présente à la portière; il s'adresse au ministre avec familiarité que seul les Anglais savent employer avec mesure. M. Eden s'entretient avec lui, sur le même ton. Le marin sort de sa poche un billet de dix drachmes et prie le ministre d'y apposer sa signature en souvenir de son voyage en Grèce et de sa visite à l'Acropole. M. Eden n'hésite pas un instant, il satisfait le désir original du marin anglais; il se souvient peut-être, qu'il fut aussi soldat: un bon soldat et un brave.

M. Anthony Eden, «l'homme», l'Anglais, le véritable gentleman.

D. CALLONAS



M EDEN accompagné par le Prof. ECONOMOU médite sur l'Acropole.

TROIS POÈMES DU NIL

I

*Le Fleuve m'envahit par son immensité
A la proue noire des navires
C'est l'Age de l'Humanité
Que dans ses ondes je respire
Je ne suis plus las d'éviter
Ni les songes ni les délires
Que verse en mon obscurité
Cette lumière où je me mire
Ma peau caresse l'onde nue
Les frissons chantent sous le vent
Ces nourritures assidues
Sont l'offrande du coeur ardent
D'un Dieu qui m'aime et qui descend
Vers nos épaves révolues.*

II

*Le matin déchire la nue
Le Nil qui bénit nos réveils
Lance le trop plein de ses crues
Vers le sang figé des soleils
Voici l'heure où le dieu vermeil
Meurt nos espérances nues
Vers des escales imprévues
La nef des regrets appareille.
Détourne-toi de ces parages
Si tu es las de ces présages
Que l'Orient refuse à tes pas
Ta chair triste éclaire un mirage
Pense aux joies que tu refusas
Quand tu consentis ce naufrage.*

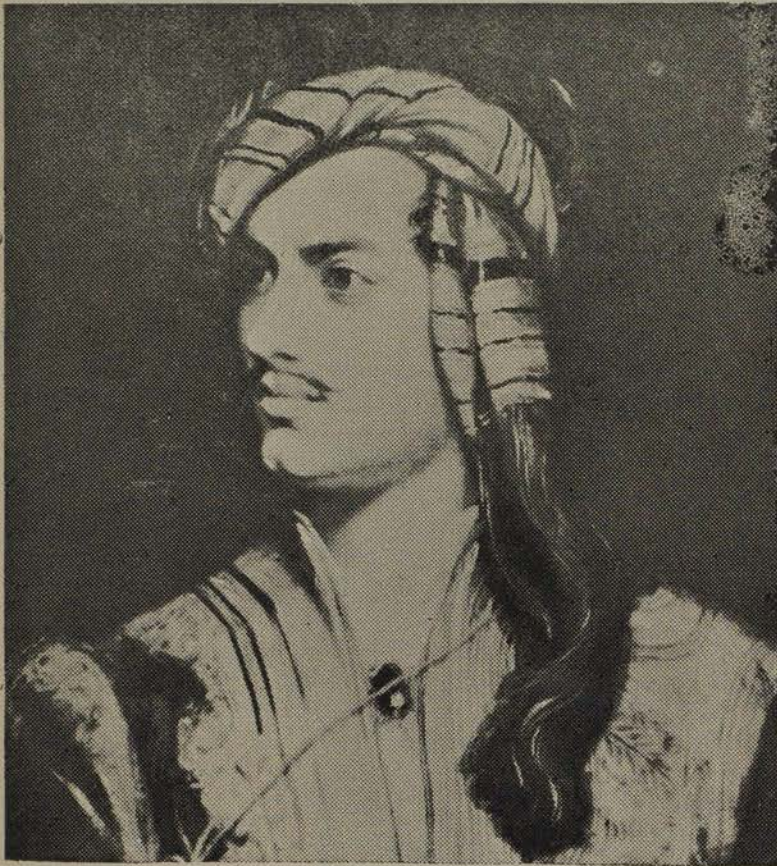
III

*A l'aurore de mon souci
Plane l'aile d'un mauvais ange
Et le délai de sa merci
Consternerà mon front étrange
La nue noire d'un mal choisi
Flamboie à l'entour de nos fanges
Eclairant mes songes moisis
Fièvres et lys cruels mélanges
Ruissellera le pleur des veuves
Viendra la plus subtile preuve
Que cet émoi donne aux autans
Viendra la rose de joie neuve
Et lasse de nos chauds printemps
L'Ile glissera dans le Fleuve.*

ETIENNE MERIEL

117 anniversaire

QUAND LORD BYRON MOURAIT A MISSOLONGHI



LORD BYRON en souliote

Le 19 Avril 1824, deuxième jour de Pâques, à 5,40 de l'après midi, Lord Noel Byron mourait à Missolonghi. Depuis dix jours déjà une fièvre maligne le clouait au lit et dans l'après-midi du dimanche il était entré dans le coma, prodrome de la mort. Les habitants de Missolonghi fêtaient la Résurrection, cette année là, dans un silence plein de respect. Ni réjouissances, ni chants; les salves même avaient été tirées loin de la ville pour ne pas déranger le malade, tandis que les agents de l'ordre recommandaient aux passants d'éviter de faire du bruit.

Byron avait gardé sa lucidité la matinée durant. Ce n'est que la veille que les médecins traitants se rendirent compte de la gravité de sa situation et qu'ils le prièrent de se laisser soigner; opération à laquelle il s'était jusque là, refusé. Le soir il fut pris de délire, sans toutefois, percevoir la gravité de son état. L'après midi du dimanche il se leva aidé de son domestique. Le docteur Bruno, réalisant le danger, lui prescrivit une nouvelle saignée. Il refuse et demande un livre à lire. Il ne put cependant tenir longtemps assis et demanda à ce qu'on le portât immédiatement dans son lit. Les deux médecins de garde, Le Dr. Bruno et le Dr. Millingen, demandèrent à ce qu'ils les autorisât a faire appel à deux de leurs confrères, l'allemand Treiber et le grec Lucas Vayas. Il accepta, à condition qu'ils le consultassent, sans rien dire.

Ce n'est qu'après cette consultation qu'il sentit le danger qu'il courait. Il vit, autour de lui, des hom-

mes retenir difficilement leurs larmes, et sentit, heure après heure, ses forces l'abandonner. Le délire s'empara de lui a nouveau. Il parlait tantôt en anglais, tantôt en italien, prononçant des mots décousus desquels, ceux qui l'assistèrent, ne purent retenir que :

En avant!... En avant! Courage!... Suivez-moi! N'ayez pas peur!

Lorsqu'il revint à lui, un peu plus tard, il appela son domestique Fletcher pour lui passer ses dernières instructions. Il l'enjoignit de l'écouter attentivement parce qu'il serait bientôt trop tard et l'empêcha de prendre des notes. Sa voix, cependant, se faisait de plus en plus faible. Et Fletcher ne put saisir que quelques phrases décousues dans lesquelles revenaient le nom de la soeur du poète ainsi que celui de son fils.

Les docteurs lui donnèrent un tonique, composé de vin de Bordeaux, de quinquina et l'opium et appliquèrent des synapismes aux pieds. Le tonique le fit dormir une demie heure. A son réveil il était lucide et parla, d'une voix faible, de sa mort imminente, des personnes qui lui étaient chères; du pays pour lequel il se sacrifiait :

ΕΛΛΗΝΙΚΑ · ΧΡΟΝΙΚΑ

Αρ. 19.

Τὸ πλεῖον ἐφ' ὅσον τοῖς κλειστοῖς
Φραγκλίνοις

Μισολογγίου τῆς 9 Ἀπριλίου 1824

Μισολογγίῳ τῆς 7 (19) Ἀπριλίου 1824.

Ἀπορηγόρητα θρηνητικὰ ἐκ τῶν χειρῶν τοῦ Πάσχα ἡμερῶν ἡ Ἑλλὰς, διδοῖ ἀνεπίδητος σεβασμὸς ἀπὸ τὰς ἀγαλλαστήρας τῶν πολιτῶν αὐτῆς ἐνεργίτων τῶν Λαμπρῶν Λορδῶν Νάιελ Βύρωνος.

Ὁ Ἰσχυρισμὸς οὗτος ἀνὴρ μετ' ἀδελφικῶν ἠδὲ θείων φιλῶντων ἡλικιωτικῶν πυλαστικῶν, ὅστις εἶχεν ἀσθενῆσαι ἐως εἰς τὸν ἀγκυροφυλάκιον, ἐξέπνευσε σήμερον περὶ τὸ ἑσπέρασ εἰς τὰς ὥρας 11 ἡ 40 (ἢ 40) (α).

Δὲν ἴσταντο εἶναι ζῶν ὁ Λαμπρὸς ἐλλήνων καὶ παρρησίων τοῖς ἐθνικοῖς ὑπὲρ τῆς Πατριδος σπουδαῖος τῶν. Ὁ ὑπὲρ τῆς

(α) Ἀγαθὸν διὰ τοῖς αἰτίαις δὲν ἀπέστην ὁ Λαμπρὸς Λορδὸς καὶ συγκατασκευασθῆναι εἰς τὸς παρακλίνας εἶχε καλεῖσθαι πρὸς αὐτὸν ὁ ἰατρός του Φ. Βρεϊντς, καὶ ὁ ἰατρός τῆς Πατριδος Ι. Μίλλινγκον ἀπὸ τῶν φλεβοτομηστικῶν.

ἀληθοῦς ἐλευθερίας τῆς Ἑλλάδος; ἡλὸς του μεγάλως μᾶς ἐνεθάρρυνε, καὶ μᾶς εἰδῶς τὰς πλείων χρησάς ὑπὲρ τοῦ ἔθνους ἡλικίου.

Πικρῶς θλίβεται καὶ κατακαίεται διὰ τὴν ἐλπίδα τῆς Ἑλλάδος ἐπισημῶς τοσοῦτον Πατέρα καὶ ἐνεργίτην. Εἰς ἄλλων τῶν παρ' αὐτῶν τὰ πρόσωπα ἢ θλίψεις καὶ καταφρα φαίνονται συρραφισμένοι, ἀλλὰ κλειστοτέρων κλεισίων καὶ σφοδραζαί ἢ λαὸς τοῦ Μισολογγίου, διότι ἔσθη ἡ πόλις εἶχε τὴν καλὴν τύχην νὰ συγκαταριθμῆ ἑαυτὴν τῶν πολιτῶν τῆς ἀνδρα τῶν ἀειτῶν καὶ προτερημάτων τοῦ Λαμπροῦ Λορδου. Διὰ πρὸς αὐτὸν τοῦ ἔθνους μᾶς ἐλπίδας ἀπέτυχον, καὶ πλεῖον δὲν μᾶς μέλει, παρὰ τὸ ἀδελφικῶν ἀπαρηγόρητος τῶν αἰσίων σπληνῶν δι' ἡμᾶς θάνατος.

Le Journal Chroniques Helléniques de Missolonghi qui annonca la mort de Byron

«*Pauvre Grèce*», murmura-t-il.

Quelques minutes après, il s'endormit à nouveau. Il y resta, ainsi, 24 heures; jusqu'à l'après-midi du jour suivant où son cœur cessa de battre.

Missolonghi pleura la perte du patriote romantique, qui s'éteignait prématurément, au moment où sa participation à la lutte commençait à porter ses fruits. Les cloches des églises interrompirent leurs joyeux carillons pour les tintements funèbres de Vendredi Saint. Les administrations et les tribunaux fermèrent durant trois jours. Les magasins aussi. Aucune réjouissance pascale n'eut lieu. Une salve de trente sept coup de canons fut tirée, à une minute d'intervalle chaque; Le défunt avait trente sept ans.

Entretemps, les médecins procédèrent à l'embaumement du corps. Ils en sortirent le cœur, le cerveau & les entrailles qu'ils placèrent dans des urnes spéciales. Le corps fut mis ensuite dans un cercueil, capitonné d'étain, le plomb faisant défaut à cette époque, à Missolonghi. Le rapport signale que les os de la tête étaient très durs et ne présentaient aucune trace de suture, comme s'il s'agissait d'un crâne d'hommes de 80 ans. Le cerveau avait des tâches rouges et des traces d'ecchymose. Les réservoirs de la grosse méninge étaient pleins de sang. Le cerveau et le cervelet, sans les membranes, pesaient 6 lbs.

L'enterrement devait avoir lieu le mercredi, mais une pluie torrentielle le fit reporter au lendemain. Le cortège, en grande pompe, se rendit à l'église St. Nicolas, près les murs. Le cercueil était porté par quatre officiers du corps spécial de Byron, entre deux haies de 1200 soldats de la garde, le fusil sous l'aisselle. Le cortège était précédé du Clergé; suivait, ensuite, le corps de troupes régulières du poète; les autorités avec Mavrocordatos en tête, puis le cercueil suivi du cheval de Byron conduit par son ordonnance. L'archevêque d'Arta les reçut aux portes de l'église et officia. Spiridon Tricoupis prononça l'éloge

funèbre du défunt, tandis qu'une salve de 25 coups de canon était tirée.

Le lendemain le cercueil était transporté à la maison de Byron, et six jours après il fut scellé. Son fidèle ami et secrétaire privé, celui qui l'avait suivi lors de son second voyage en Grèce et qui se trouvait près de lui jusqu'à sa mort, Pierre Gamba écrivait : «à peine Lord Byron expira-t-il que sa physionomie prit une attitude sereine, mêlée d'une certaine sévérité, qui alla en s'atténuant; quand je m'approchai pour jeter un dernier regard, il avait une expression qui me parut splendide...»

Le matin du 2 Mai 1824, 4 mois environ du jour où Missolonghi avait béni son arrivée, Lord Noel Byron le quittait, au bruit du canon, dans un cercueil. La première étape fut Zante, Le cercueil y resta 23 jours jusqu'à l'arrivée du brick «*Floris*» du colonel Stanhope, de ce même brick qui avait transporté la première partie des derniers de consentie à la Grèce sur les instances de Byron.

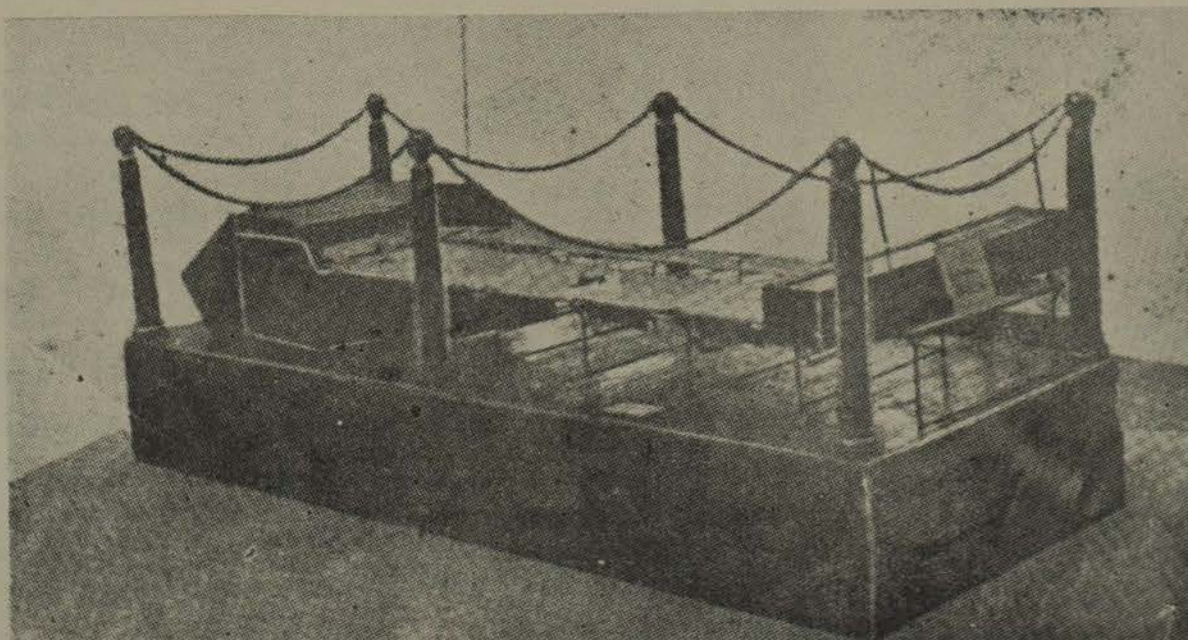
Le colonel Stanhope y chargea le cercueil et les urnes et les transporta au pays natal. Les Chefs du Comité National Grec Révolutionnaire avaient demandé à enterrer la dépouille au Théséion et Missolonghi dans son église. Mais le colonel ne donna pas suite à des demandes.

115 ans après, le R.P. Barmer, curé de (Hucknoll) dans le comté de Nottingham, dans l'église duquel Byron a été enterré ouvrit la tombe et trouva une urne, contenant le cœur et le cerveau du poète, et un cercueil dans lequel, à l'ouverture, il fut étonné de constater que le corps embaumé du poète s'était conservé tel qu'il y avait été déposé le jour de sa mort.

Byron dort serein, comme au jour de Pâques 1824, lorsqu'il ferma ses yeux, à Missolonghi. Qu'il repose en paix!

Requiescant in pace!

TH. MALAVETAS



Le lit sur lequel LORD BYRON a rendu son dernier souffle

(Musée Ethnologique, Athènes)

Un Voyage en Albanie

LES DEUX BYRON

Le premier est le grand poète Byron qui a sacrifié sa vie pour la Grèce à Missolonghi. L'autre est son lointain descendant, un distingué byzantinologue, auteur d'importantes études sur Byzance, qui a longuement visité la Grèce il y a quelques années. Ce dernier a parlé l'autre jour en grec au poste radiophonique de Londres, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de son grand ancêtre. La causerie du savant byzantinologue et philhellène fut un hymne à notre patrie et un bref récit du voyage du poète Byron en Albanie. C'est de ce voyage que nous parlerons ici.

George Gordon Byron avait à peine vingt ans quand, le 26 septembre 1809 il foula pour la première fois le sol de la Grèce à Patras. Deux jours après il débarquait à Prévéza sous une pluie ballante. Ce pays se trouvait alors sous la tyrannie d'Ali Pacha; et c'est cela qui attira Byron dans la Grèce du Nord. Ali Pacha était devenu une curiosité pour les Occidentaux et, pour cette raison, les voyageurs affluaient en Epire.

Le 7 octobre, Byron arriva à Jannina où l'attendait un spectacle horrifant. A la branche d'un grand arbre pendait le bras et le quart d'un corps humain. Il apprit que c'était le corps d'un brigand qui avait été coupé en quatre et dont les morceaux avaient été exposés dans divers points de la ville.

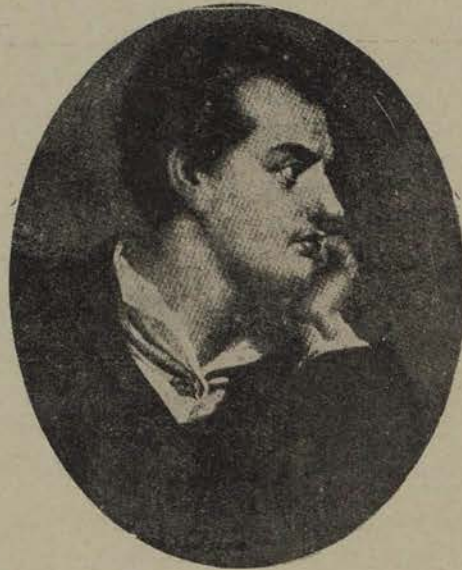
Ali Pacha n'était pas dans sa capitale «parce qu'il était obligé d'aller faire une petite guerre, de celles qu'il faisait fréquemment contre ses voisins, comme dit son secrétaire. Byron ne se découragea point et demanda où se trouvait Ali Pacha; quand il sut qu'il était à Tépéléni, il partit pour cette ville guidé par le secrétaire d'Ali. Il passa la nuit dans le monastère de Zitza. Sur la sauvage beauté de ce site, il écrivit, dans le «Pèlerinage de Childe Harold»:

«O Zitza avec ton monastère! Du sommet de ta colline ombreuse, petit coin de cette terre sainte bien étroit, mais favorable, partout où nous portons nos regards, autour de nous, en haut, en bas, quelles teintes d'arc-en-ciel, quels charmes magiques! Rochers, rivières, forêts, montagnes, ici tout abonde, et le splendide azur du ciel vient harmoniser le tout. Au-dessous, le mugissement lointain du torrent impétueux dit l'endroit où la cataracte roule ses tourbillons entre ces rochers escarpés, dont l'âme est à la fois épouvantée et ravie.»

De là il va à Delvinaki. De loin, il voit Chimarra sur laquelle il écrit:

«Sombres et immenses grandissant à la vue, les Alpes de la Chimare, am-

phithéâtre volcanique de la nature, s'étendent de gauche à droite. Au-dessous, une vallée vivante semble s'agiter: les troupeaux s'ébattent, les arbres se balancent, les eaux courent; en haut, le pin de la montagne incline la tête...»



LORD BYRON

Après Delvinaki, il arriva à Libohova. Du haut des sauvages montagnes Byron, fatigué, voit enfin s'ouvrir une plaine et il écrit:

«Le soleil s'était caché derrière le vaste Tomori; le large et impétueux Aôos s'avancait en mugissant; les ombres de la nuit s'épaississent. Childe Harold, suivant avec précaution les rives escarpées et sinueuses du fleuve, en descendait le cours, lorsqu'il aperçut, comme des météores dans le ciel, les minarets étincelants de Tépéléni, dont les murs dominant l'Aôos.»

Byron rencontra Ali Pacha à Tépéléni puis reprit sa route vers la côte pour s'embarquer et revenir à Patras. En passant, il vit Souli et les fiers Souliotes. Il dit dans «Childe Harold»:

«Un jour il arriva que les vents contraires poussèrent sa barque sur la côte de Souli, toute hérissée d'écueils. Autour de lui tout était sombre et désert. Débarquer était périlleux; attendre l'était encore davantage. Pendant quelque temps, les marins, défiants, hésitèrent; la trahison pouvait se cacher là... Enfin ils se risquèrent à débarquer... Vaine crainte! les Souliotes leur tendirent une main hospitalière, les guidèrent sur les rochers et leur firent traverser les marais dangereux: ils entassèrent du bois dans l'âtre, remplirent la coupe, allumèrent la lampe joyeuse et servirent leur repas: il était frugal, mais c'était tout ce qu'ils avaient...»

C'est alors qu'il apprit à connaître et à estimer les Souliotes et quand, pendant la guerre de l'indépendance hellénique il vint à Missolonghi, il forma un corps de volontaires de Souli.

Mais nous ne pouvons pas suivre Byron durant tout son voyage en Albanie. Nous terminerons avec cette invocation:

«Belle Grèce, triste reste d'une gloire évanouie! Immortelle, quoique n'étant plus, déchue et grande encore! Qui maintenant guidera les enfants dispersés, et brisera un esclavage auquel ils se sont depuis si longtemps accoutumés? Ah! qu'ils étaient différents les fils d'autrefois, ces guerriers qui attendaient, sans espoir, voués à une mort volontaire, dans le défilé sépulcral des froides Thermopyles! Oh! qui rallumera ce généreux courage, s'élancera des rives de l'Eurotas, et l'évoquera de la tombe où tu dors?»

Après ces mots, chacun comprendra la joie et l'enthousiasme du poète quand douze ans plus tard, les Grecs prouvèrent qu'ils n'étaient point morts comme il le crut mais bien vivants, quand ils s'armèrent pour gagner leur liberté. Sans perdre un instant, il courut à Missolonghi et donna pour notre liberté ce qu'il avait de plus précieux, sa vie. Certainement aujourd'hui, après cent vingt ans, il doit tressaillir de joie dans sa tombe parce que dans ces sauvages montagnes qu'il a connues et chantées, les Grecs se battent pour défendre leur bien suprême, la liberté.

COSTAS KEROFILAS

**Très Prochainement
paraîtra
aux éditions de
la semaine égyptienne**

AHMED RASSIM

**L'ERMITE DE
L'ATTAKA
Poèmes**

Demandez actuellement

ALBERT COSSERY

**Les Hommes
oubliés de Dieu**

P.T. 20 l'exemplaire

Au siècle passé

COLOCOTRONIS AU SERVICE DE L'ANGLETERRE

LES SOLDATS GRECS A L'ÉCOLE D'OFFICIERS ANGLAIS



Le Général COLOCOTRONIS

Les pallikares qui, durant la Guerre de l'Indépendance ont accompli des prodiges et étonné le monde entier par leur héroïsme — comme aujourd'hui leurs descendants en Albanie — apprirent le métier des armes à deux écoles: avec Ali-Pacha et avec les Anglais. Dans une notice déjà ancienne, j'ai rapporté les grands services qu'involontairement Ali-Pacha rendit à l'Insurrection grecque, du fait que la plupart des héros de 1821 s'étaient formés dans son armées. Une non moins bonne éducation militaire fut reçue par les Grecs qui servirent dans les corps de volontaires organisés dans les Iles Ioniennes par les Anglais au commencement du 19ème siècle et qui devinrent plus tard des chefs de l'Insurrection. Ce thème est vaste et exigerait un volume entier. Aussi me limiterai-je ici à parler de ce qui concerne Théodore Colocotronis, la plus belle figure de patriote et de combattant pendant la lutte libératrice des Grecs. Le «Vieux de la Morée» raconte lui-même brièvement ses rapports avec les Anglais dans ses Mémoires.

Vers la fin du 18ème siècle, l'Heptanèse était sous la domination française. Colocotronis qui avait comme seul but la libération de sa patrie du joug étranger,

pensa, quand Napoléon descendit, vainqueur, en Italie, à s'adresser à lui et l'appeler pour délivrer la Grèce. Il se rendit à Corfou et s'entendit avec le général Donzelot alors gouverneur de l'île. Mais peu de temps après, les Anglais s'emparèrent de Zante et de Céphalènie et combattirent pour chasser les Français des autres îles, de sorte que Colocotronis ne peut réaliser son projet.

En octobre 1809, des bâtiments de guerre anglais, commandés par l'amiral Collinwood, arrivèrent à Zante. Ils débarquèrent des troupes placées sous le commandement en chef du général Oswald et dirigées par Hudson Lowe — le futur geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène — et Richard Church, le grand ami de la Grèce, qui joua un rôle très actif pendant la guerre de l'Indépendance grecque et mourut à un âge avancé à Athènes, dans une maison qui existe encore rue Adrianou.

Church avait connu les Grecs comme combattants car il avait auparavant servi dans les corps de volontaires anglais que lui-même avait organisés à Naples. Il connaissait donc leur valeur militaire et il recommanda au général anglais d'utiliser ce précieux matériel humain. Sur son insistance il fut décidé de créer un corps spécial. Donnons maintenant la parole à Colocotronis:

« Le ministre Forestis (ancien consul d'Angleterre à Zante) et le général Oswald convoquèrent tous les capitaines et leur demandèrent s'ils pouvaient faire venir Colocotronis à Zante. Comme beaucoup s'étaient réfugiés à Leucade, les Anglais avaient peur. Les capitaines répondirent: « Si vous voulez, vous pouvez lui écrire une lettre et nous l'enverrons par un courrier secret». Alors Forestis et Oswald m'ont fait une lettre et me l'ont envoyée par mon «cumberbaros», un Zantiote nommé Pomonis. Celui-ci passa à Glarentza et vint secrètement à Leucade. La lettre m'appelait et, en même temps, elle était une circulaire pour toutes les autorités de terre et de mer afin qu'elles donnent tout ce que nous demanderions et afin que, si des bateaux nous rencontraient, ils nous laissent passer à Zante.»

Ayant reçu cette lettre, Colocotronis décida de répondre à l'appel que lui était adressé, dans l'espoir qu'avec l'aide de la dominatrice des mers, la libération de la Grèce deviendrait possible. Mais comment partir de Leucade qui était encore occupée par les Français? Il se présenta au gouverneur français, le général Comus, et lui demanda la permission de se rendre à Méthoni. Il hissa le pavillon français et commença son voyage. Mais des vents contraires poussèrent sa barque à Ithaque qui était déjà occupée par les Anglais.

«Il y avait là des postes anglais, dit Colocotronis. Ils nous demandèrent qui nous étions et je répondis «Colocotronis». Ils commencèrent à tirer sur nous. Je parlai et leur dis que s'ils avaient un chef il devait venir pour que je lui parle. Ils s'adressèrent à un officier qui commandait là. Il vint sur la rive et moi j'abordai avec ma barque. Je lui présentai la lettre du général Oswald. Quand il l'eut lue, il m'embrassa et nous combla de soins; il nous donna un logement et nous restâmes trois jours à Thiaki (Ithaque). Le gouverneur de Thiaki m'invita et nous y restâmes quatre jours».

De là, Colocotronis alla à Zante et s'entendit avec Church qui le persuada de s'enrôler avec le grade de capitaine. Church organisa alors un corps de volontaires de mille hommes qu'il nomma «Premier régiment d'infanterie grecque légère du duc d'York».

La partie essentielle de l'uniforme de ce corps était la fustanelle et les jambières, mais en outre les hommes

portaient une tunique rouge et un casque. Au-dessus de la visière du casque il y avait une croix et un lion et, sur la plaque, le mot « ΕΙΘΕ » en grec. Colocotronis porta cet uniforme non seulement pendant le temps de son service comme volontaire dans le corps anglais, mais durant toute la Guerre de l'Indépendance. Son casque même a été conservé; on peut le voir aujourd'hui au Musée d'Histoire et d'Ethnologie d'Athènes.

Après avoir exercé à Zante le corps de volontaires grecs, Church décida de l'employer pour enlever Leucade aux Français qui s'y maintenaient. Mais il voulait auparavant en augmenter les effectifs.

«Alors, dit Colocotronis, dans ses Mémoires, le général Oswald m'appela et me demanda comment il fallait faire pour attirer tous les Grecs qui étaient au service de la France à Sainte Maure, de sorte que nous n'ayons à combattre qu'avec les Français. Vint alors à Kalamos et à Méganissi, avec deux cents hommes, Lépeniotis frère de Katsantonis, poursuivi par Ali-Pacha. Lépeniotis dit: «Je désire servir les Anglais, mais je ne donne ma confiance qu'à Colocotronis». Alors le général me montra la lettre et m'envoya à Kalamos; il mit un brick à ma disposition. Moi je lui dis qu'un brick se voit trop et que je veux une barque canonnière pour me rendre à Kalamos. Je lui dis de m'envoyer, pour toute éventualité, un brick trois jours après et que trois jours après le brick, la flotte avec les troupes se mettrait en mouvement; tel était notre plan.

« Je suis allé à Kalamos où j'ai rencontré Lépeniotis. Avec ses deux cents hommes nous avons pris les barques; nous avons débarqué à Méganissi, d'où nous avons chassé les Français et nous y avons établi une station. Trois jours après, le brick est arrivé. A son bord se trouvait Moor et Lowe (plus tard gouverneur de Sainte-Hélène).

Ils m'ont fait signe d'aller à bord. Je m'y suis rendu avec seulement quatre hommes et je leur ai expliqué ce qu'ils devaient faire. Nous sommes allés voir où la flotte stationnerait; nous sommes arrivés jusqu'aux magasins de Vaginas et je suis descendu, moi, Lowe et C. Pétimézas. Les Français nous ayant vus ont envoyé un bataillon avec quatre canons et ils ont tiré sur nous. J'ai rencontré dans un endroit les Grecs qui étaient au service des Français et je leur ai dit: «Qu'est-ce que vous faites? Voici la flotte anglaise qui vient». Eux m'ont répondu: «Nous avons prêté serment et nous nous battons». — «Très bien, dis-je, puisque c'est ainsi, retirez-vous sur vos positions et nous nous battons»

Colocotronis rapporta tout cela au général Oswald qui venait d'arriver avec la flotte et son armée composée de 4.000 Anglais, Grecs, Corses et Siciliens et comme ces hommes ne connaissaient pas le pays et qu'ils risquaient de se faire tuer à peine débarqués, il conseilla de le faire débarquer à Leucade à l'aube et de les envoyer contre les fortifications de la ville.

Cinq cents Grecs, commandés par Church et guidés par Colocotronis, s'emparèrent de la première batterie des Français. Le général en chef Oswald, avec les Anglais et les Corses, prirent la ville où ils furent reçus avec satisfaction par les habitants grecs. Mais restait à prendre le fort, ce qui n'était pas facile. Les canons français fauchaient ceux qui en approchaient. Malgré leur bravoure, les Grecs avaient de la difficulté à s'emparer d'une batterie de douze canons que les Français avaient installée sur une hauteur de laquelle les séparait un marais.

«Le général, raconte Colocotronis, avait donné à Church l'ordre d'aller prendre une batterie très forte parce qu'elle comprenait 12 canons et qu'elle était protégée d'un côté par un marécage et de l'autre côté par des bas-fonds et la mer. Il n'y avait qu'un seul endroit par où nous pouvions passer. Nous avions envoyé un coureur. Les Albanais l'abattirent. Alors je suis allé

moi-même avec dix hommes sur une crête. Ils tiraient sur moi. «Pourquoi tirez-vous? c'est moi» leur dis-je. Deux capitaines sont venus, Tzitzis et Chormoyas. Je leur ai parlé et ils se sont retirés sans tirer. Ils me dirent: «Nous nous battons». Le combat s'est engagé et nous les avons chassés. Aux moulins à vent, nous avons pris les canons. Les Français se sont retirés à Gyra où ils ont installé la forte batterie.

«Nous avançons ainsi: les Grecs en tête, ensuite les Siciliens, puis les Anglais. Comme nous approchions de la batterie, la mitraille et les balles ont commencé à pleuvoir. Church a été blessé, de même que le frère du général Oswald et un capitaine de la frégate à deux ponts, et trente Grecs ont été tués ou blessés. Nous avons pris la batterie d'assaut. Dans cette circonstance les Corses ont beaucoup aidé. Nous avons assiégé le fort où les Français s'étaient réfugiés».

Les Français commencèrent alors à se méfier des Grecs qui combattaient avec eux et ne les voulaient plus. Colocotronis réussit à les prendre de son côté. Ils installèrent alors dix canons et dix bombardes parallèlement au fort et ouvrirent un feu continu. Trois cents bombes furent lancées chaque jour pendant huit jours. Le fort ne pouvait plus résister et le général Camus dut le livrer le 21 avril 1810. Les soldats français furent transportés à Malte; quant aux officiers, ils furent emmenés à Naples et laissés en liberté.

Puis, comme Ali-Pacha assiégeait les Français à Parga, les habitants de cette ville appelèrent les Anglais à leur secours. Colocotronis y fut envoyé avec des Anglais et réussit à battre les Français et à hisser le drapeau anglais sur le fort de Parga.

Colocotronis rentra ensuite à Zante où il fut promu au grade de commandant, pour faits d'armes.

La prise de Leucade fut fêtée solennellement à Zante. Les notables de Zante offrirent un somptueux dîner, dans la maison du noble Foscardi, en l'honneur du général Oswald et des officiers anglais. L'île tout entière fut en fête et la ville fut pavoisée et illuminée. Colocotronis fit une tournée dans toute l'île admiré et honoré par le peuple et par les autorités anglaises qui reconnaissaient son génie militaire et sa bravoure.

Il ne s'écoula pas beaucoup de temps qu'une nouvelle mission fut confiée à Colocotronis par le général anglais. Un corps fut organisé sous les ordres de Church pour s'emparer de Paxos qui était encore entre les mains des Français. Avec les troupes anglaises se trouvaient deux compagnies de combattants grecs sous le commandement de Colocotronis. On opéra un débarquement par surprise tandis que deux frégates anglaises bloquaient l'île et empêchaient toute communication des Français bloqués avec l'île de Corfou. Ainsi les Français qui se trouvaient dans le fort de l'île durent se rendre et Paxos fut occupé par les Anglais. Les Français furent faits prisonniers; quant aux Grecs qui combattaient avec eux, ils passèrent au service des Anglais. Après cette victoire, ils rentrèrent à Zante qui fut la capitale des Iles Ioniennes détenues par les Anglais, jusqu'à l'occupation de Corfou.

Les rapports de Colocotronis avec Church étaient cordiaux. Ils le restèrent aussi plus tard pendant l'Insurrection Hellénique au cours de laquelle Church joua un rôle important comme nous le raconterons une autre fois. Il avait compris et apprécié la vaillante âme hellénique et il s'efforça par tous les moyens durant cette période et pendant l'Insurrection d'être utile aux Grecs et de contribuer à leur libération. Le passage suivant d'une lettre de Church à sa mère en Angleterre montre à quel point il avait pénétré la psychologie des Grecs:

«A vous, ma mère, je ne peux écrire de vantardises, mais croyez moi si je vous dis qu'en ce moment j'ai libéré mes hommes de préjugés enracinés en eux

depuis des siècles et je les ai transformés non seulement en bons soldats mais en membres irréprochables d'une société civilisée. Des hommes qui ne connaissaient pas d'autre loi que leur épée, s'attirent maintenant l'admiration des habitants des Iles Ioniennes pour leur excellente conduite et leur docilité. Mon secret est de les traiter avec douceur et humanité et je les ai conquis à un point que vous ne pouvez imaginer. Le nombre des nouvelles recrues qui accourent de tous les points de la Grèce est incroyable. Si le gouvernement voulait, il pourrait enrôler huit mille hommes à bref délai.»

Church ne fut pas seul à faire l'éloge des soldats grecs. Le général Oswald écrivait sur l'armée des Iles: «Seul un grand enthousiasme explique comment toutes ces difficultés sont vaincues. Personne n'est plus capable que Church pour organiser et discipliner des hommes dont les meilleurs titres sont le respect et l'affection qu'ils ont pour lui.»

C'est à cause de cela qu'Oswald consentit à la formation d'un deuxième corps de volontaires grecs. L'enthousiasme augmenta à tel point dans le Péloponèse que les autorités turques commencèrent à s'inquiéter et à se plaindre, disant que c'était là une violation de la neutralité. S. Lane Poole, le biographe de Church, écrit à ce sujet:

«Des volontaires écrivent de tous les points de la Grèce et ces lettres prennent un intérêt tout particulier à la lumière des événements qui suivirent. Elles prouvent que les Grecs accueillaient l'Angleterre comme un facteur contre la mauvaise administration turque, et décèlent leur désir intime de profiter des avantages de la discipline anglaise comme de nature à les servir dans la lutte pour l'indépendance qui se dessinait à l'horizon. Les régiments organisés par Church dans les Iles Ioniennes n'ont pas pris une petite part à la lutte pour l'indépendance de la Grèce. Les noms de Colocotronis, Vlachopoulos, Anagnostaras, Pétimézas, Plapoutas et de tant d'autres de brillants chefs de l'Insurrection, sont parmi ceux des recrues de Zante et l'influence que Church eut sur eux fut la cause de leur vif désir de combattre sous ses ordres dans la guerre pour l'indépendance de 1821.»

Quand, en 1812, Church partit pour Londres en congé de convalescence afin de guérir sa blessure qui le tourmentait encore, les Armatoles qui constituaient le premier régiment d'infanterie légère grecque lui adressèrent une requête dans laquelle ils parlent de son heureux commandement, expriment leur reconnaissance de ce que, en les groupant, il leur avait fait «apprendre l'art de la guerre et démentir les esprits mal tournés qui prétendent que les Hellènes étaient incapables de discipline».

Mais le voyage de Church à Londres eut probablement en réalité un autre but; c'est la conclusion que nous tirons de ce qu'écrivit Colocotronis:

«Church, dit-il, se présenta à Londres habillé en Grec. Alors tous les capitaines qui se trouvaient à Zante, nous avons fait une pétition dans laquelle nous demandions aide au gouvernement britannique pour libérer notre patrie. Cette requête a été trouvée dans les archives quand, en 1825 nous en avons écrit une autre à l'Angleterre pour lui demander aide. C'est en vertu de cette seconde pétition que Wellington se rendit à Pétersbourg et que les puissances commencèrent à s'occuper de nos affaires. Church présenta la requête et reçut l'autorisation de former un autre régiment de 1.500 Grecs. En cinq ou six mois, il recruta et exerça 600 Grecs, mais après la chute de Napoléon, vint l'ordre de licencier les troupes étrangères et grecques. On donna à chaque officier 800 thalers et au capitaine 1.200 et ainsi ils furent renvoyés. Moi je suis resté deux ans encore à l'Etat-major, après quoi on me renvoya moi aussi. Alors j'ai vu que, ce que nous ferons, nous le ferons seuls et que nous n'avons rien à espérer des étrangers. Church est allé à Naples où il est devenu général.

Il m'écrivit deux fois pour m'appeler, mais comme j'avais connu la Philiki Hétairia, je n'ai pas accepté, mais je me suis mis à penser au moment où nous entrerions en guerre pour notre patrie.»

Ici prend fin la collaboration de Colocotronis avec l'armée anglaise. Nous n'avons pas d'autres informations sur la requête envoyée à Church en 1825 au moment où la guerre civile déchirait la Grèce, et où le danger d'anéantissement paraissait certain. Divers chefs grecs, ayant à leur tête Colocotronis, s'adressèrent au gouvernement britannique pour lui demander d'accepter que la Grèce devint un protectorat britannique. Cette proposition fut rejetée par le gouvernement de Londres, mais jamais, depuis la bataille de Navarin, l'Angleterre n'a cessé d'être la protectrice de la Grèce.

Aujourd'hui, pour la troisième fois, les troupes anglaises combattent au côté des Hellènes pour la liberté de notre pays. La première fois pendant l'Insurrection, la seconde fois pendant la guerre européenne de 1914-18 et aujourd'hui dans les inhospitalières montagnes de l'Albanie où nos pallicares écrivent des pages d'une gloire inégalable.

COSTAS KEROFILAS

LES CROIX

*Les croix du cimetière jettent leurs ombres sur la terre
Leurs ombres innombrables, leurs ombres qui s'allon-*

*gent
Tranquilles, alignées près des tombes de pierre,
Et songent à la vie, brève, amère, mensongère,
A la mort qui se tait, les ailes pleines de mystère,
Et l'occident s'embrase et leurs ombres se prolongent.
La terre sous le couchant se colore flamme et sang
Leurs ombres noires y jettent les ténèbres de la mort
Un oiseau, sur l'une d'elles vint entonner son chant
— Chant d'amour et de vie, flot de joie débordant,
Pourquoi? .. Qui sait pourquoi! .. Au milieu de ces*

*[morts.
Ils dorment... Le chant d'amour ne les réveille pas
...Faut-il les envier pour cela?... Faut-il les plaindre?...
Et le chant se répète dans les échos des bois...
Mais les morts se taisent insensibles à la joie,
Indifférents au piège magnifique que déploie
La nature, aux vivants qui vont bientôt s'éteindre.
En vain, joyeux tu passes printemps aux mille beautés..
Ils ne sentent sur eux que l'ombre de leurs croix som-*

*[bres
Et si dans leur sommeil parfois vient pénétrer
Une promesse de bonheur, une onde de volupté
Les croix sont toujours là et savent leur rappeler,
Que tout ment, que tout trahit, tout s'écroule en dé-*

*[combres.
Chacune d'elles c'est la croix que chacun d'eux portait
Sur l'épaule, gravissant son calvaire terrestre.
Debout maintenant, austère, auprès de lui dressée,
Muette compagne, seule fidèle restée,
Unit son ombre calme, à celles des sombres cyprès
Qui chantent aux vents marins et aux brises sylvestres.*

ELISABETH PSARA

DES DIVERSES SORTES D'ÂNERIES

J'ai quelques amis parmi les ânes, et quelques ânes parmi mes amis, mais ces deux catégories de relations ne se confondent pas.

Je trouve chez les premiers une philosophie, une intelligence, une modestie qui sont inconnues aux seconds. Aussi une sympathie se nuance-t-elle de respect pour les ânes de pure race asine, et d'un peu d'humeur pour ceux qui ne sont en quelque sorte que des naturalisés. Jamais je ne pourrais frapper un âne, tandis que je suis parfois tentée de donner des coups de bâtons à mes amis.

Ce n'est pas croyez-le bien que je me juge plus sage qu'eux. J'ai commis dans ma vie pas mal d'âneries, et j'en commets encore assez souvent hélas! Mais c'est sans aucune malice. Je ne demanderais pas mieux que de me corriger, si faire se pouvait. Malheureusement, mon ânerie a quelque chose de chronique. Elle est d'ailleurs d'une essence particulière et relativement peu répandue dans ce monde: elle vient de ce que je ne pense pas assez à moi. Comprenez-moi bien: je ne veux pas dire que je ne réfléchis pas sur moi-même. Au contraire je pratique beaucoup, et probablement avec trop d'assiduité, ce qu'on appelle «l'analyse», d'un mot très vieux, qui vient d'«âne» comme vous le savez, et qui a perdu l'accent circonflexe de son premier a en allant au moulin. Mais au lieu de chercher le plaisir pour moi-même et moi seule, ce qui est le propre surtout de l'homme, je n'ai de goût que pour le plaisir que je donne: il n'y a pas de plus grande erreur. Car il est impossible de contenter à la fois tout le monde, son père, et l'âne par dessus le marché, si bien, qu'on arrive à ne contenter ni son père, ni tout le monde, encore moins l'âne et à les rendre tous malheureux.

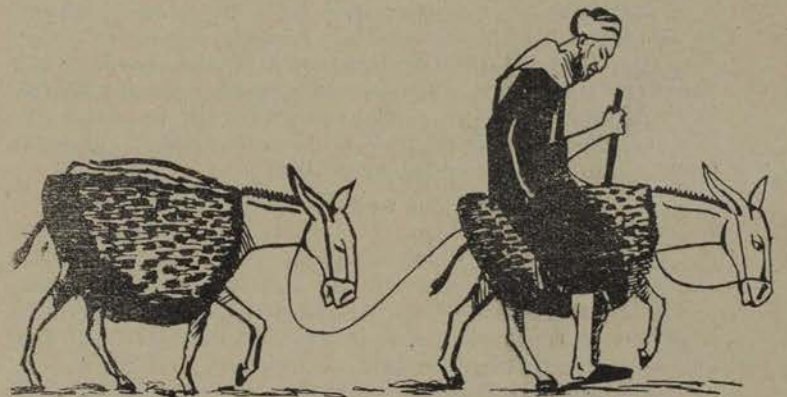
La forme d'ânerie que je trouve chez certains personnages de ma connaissance est au contraire à base d'égoïsme, et plus encore de vanité. Je ne vous la décrirai pas, car je serais étonnée s'il n'en existait pas quelques cas bien caractérisés dans votre entourage. Elle consiste à croire que l'univers tourne autour d'un axe et que l'on est cet axe. Or, comme il y a plusieurs millions de cervelles vaniteuses par les sieurs millions d'axes, ce qui est mathématiquement absurde. Notons, au demeurant, que cette sorte d'ânerie est beaucoup moins dangereuse que la première pour celui qui en fait. Elle peut même le conduire aux honneurs suprêmes. On a vu des ânes accomplir de très brillantes destinées sans même avoir besoin de se vêtir de la peau d'un lion. Pourtant, ce ne sont pas ces ânes-là que j'admire, mais les vrais, les petits ânes que je vois trotter sur les routes sous des charges que nul cheval n'accepterait, ou bien montés par un paysan dont les pieds touchent presque la terre. J'aime leur poil rêche, leur oeil malin, et ces grandes oreilles frémissantes dont on se moque si injustement, car elles savent à merveille les prévenir du danger. Sobres, patients, durs à l'ouvrage, pourquoi faut-il que leur dévouement soit si mal récompensé par la réputation de sottise qu'on leur a faite? Plut au Ciel que l'homme ne fût jamais plus sot qu'un âne: notre société ne s'en porterait que mieux.

Quant à l'entêtement qui est le trait le plus connu de son caractère, je vous trouve vraiment bien plaisants de lui reprocher. Quoi! Accablé de corvées, rudoyé, criblé de sacarsmes, ce pauvre animal parfois se bute, oppose à son tyran une indifférence rusée, subit sans broncher ses imprécations, ses menaces, ses coups. Et nous, nous qui plaçons la volonté au dessus de toutes les vertus, et qui si souvent la confondons avec l'obstination, nous, qui proposons en exemple à nos enfants la fermeté inébranlable des héros et des martyrs, nous faisons de ce stoïcisme un ridicule? J'avoue que je ne comprends pas. Vous non plus probablement, le contraire m'étonnerait, car nous sommes trop entêtées pour ne pas admirer l'entêtement. Vous devez d'ailleurs avoir remarqué, combien nous les femmes, nous avons un faible pour les ânes.

Mais je craindrais, si je poussais plus avant cet éloge, de mettre à trop rude épreuve la modestie de mes bons amis aux longues oreilles.

Je terminerai donc par une dernière observation: l'un des traits qui montrent combien la race âsine est supérieure à la nôtre, c'est qu'on n'a jamais vu une ânesse faire tourner son âne en bourrique.

MAURIENNE



RÉPANDS L'EAU...

Répands l'eau de la clepsydre
Et les grains du sablier;
De tes mains, écarte l'hydre
Du temps qu'il faut oublier.

Les heures, comme des folles,
Titubantes dans le noir,
S'accrochent à nos épaules,
Lourdes à nous faire choir.

Jette dehors ces aveugles
Au mécanisme infernal
Où chaque seconde meugle
Vers l'attrait du point final.

Mais en repoussant la porte
Fais attention, car, souvent,
Leur senteur de feuilles mortes
S'en revient avec le vent.

LOUIS OVIDE

Bonnes feuilles**«FEUILLES ÉPARSES» DE G. DROSSINIS**

Le poète Georges Drossinis vient de réunir en un volume «Feuilles éparées de ma vie» ses souvenirs de soixante années de vie littéraire. Dans ce volume défilent les Athéniens dont le nom marque une étape dans les lettres neo-grecques. Nous extrayons pour nos lecteurs cet intéressant passage qui relate les relations du poète avec feu le Président Nicolas Cambas dont la mémoire est présente encore et qui a laissé Thalie pour Themis au détriment peut-être des lettres neo-grecques.

UN ÉDITEUR ATHÉNIEN

Pendant les longues promenades que nous faisons Cambas et moi, nous n'avions pas d'autre sujet de conversation que la poésie et seulement la poésie: ce que



chacun de nous comptait écrire, ce qui l'attirait davantage dans la nature, dans l'histoire, dans le monde des sentiments et des idées...

Lui était docteur en droit et étudiait pour passer des examens devant l'Aéropage. Il irait ensuite en Egypte s'installer comme avocat. Mais il reviendrait à Athènes, car il lui semblait impossible de s'en aller pour toujours...

Et nous avions naturellement tous deux un désir: quand verrions-nous nos poèmes imprimés en livres! Lui plus encore, qui devait parler et qui avait un travail prêt plus important et meilleur que le mien. Mais qui allait les éditer? Nous n'avions pas d'espoir. Or l'inespéré arriva! Un jour Cambas vint me trouver au bureau de Gavrilidis rayonnant de joie.

— L'éditeur rêvé est trouvé! Il va même commencer immédiatement par mes *Vers* — c'est ce simple titre que j'ai donné à mon livre. Ensuite, ton tour pourra venir.

— Mais qui est ce Mécène inespéré?

— Il ne s'agit pas d'un Mécène. C'est un éditeur bien organisé, avec une imprimerie et une librairie à lui.

— Je ne peux pas deviner qui c'est.

— Tu vas faire sa connaissance dans un instant. Allons ensemble, car il veut te connaître de près.

Sans plus d'explications, il m'emmena aux Etablissements André Coromilas, comme disait alors l'enseigne, à l'angle de la rue Hermès — place de la Constitution. Après des formalités et l'énoncé de nos noms, une porte s'ouvrit à droite, une lourde draperie se souleva en arrière et nous vîmes au fond derrière une grande table chargée de livres et de papiers, une belle figure d'homme dans la force de l'âge: c'était Lambros Coromilas.

Il nous reçut avec une familiarité enjouée et il me fit quelques éloges pour mes vers.

— Ce sera votre tour, maintenant, quand nous aurons fini avec Cambas. L'édition sera meilleure, car les nouveaux caractères sont arrivés. J'ai reçu aujourd'hui le connaissance.

Et il nous montra les papiers qu'il avait devant lui.

Peu à peu, notre conversation s'anima ou plutôt sa conversation, car il avait un enthousiasme irrésistible qui donnait à ses paroles l'accent d'une prédication.

Pénétré par le mouvement contemporain des Parnassiens qui s'était formé en France autour de Leconte de Lisle, il rêvait quelque chose de semblable pour la Grèce avec, comme centre, sa propre maison d'édition, comme celle d'Alphonse Lemerre à Paris pour le Parnasse français. Il étendit derrière lui sa belle main fine et prit sur un rayon de la grande bibliothèque deux ou trois petits livres oblongs, reliés en rouge, d'une élégance incomparable, que je voyais pour la première fois — Cambas, lui, les avait déjà vus. C'étaient des volumes de la Petite Bibliothèque Littéraire de Lemerre, avec des poèmes de Leconte de Lisle, de François Coppée et de Sully-Prudhomme. Il en ouvrit un, à une page marquée et lut avec expression, de sa voix musicale le poème de Sully Prudhomme alors si célèbre «*Le Vase brisé*» puis la «*Ritournelle*» de Coppée.

Certes, les yeux de ceux qui contemplèrent pour la première fois, au fond des tombeaux royaux de Mycènes, les masques d'or des morts ne furent plus éblouis que les miens quand je pris dans mes mains et feuilletai ces trois livres. Mon premier mouvement fut de copier les titres pour les commander à la librairie Wilberg.

Coromilas me demanda si j'avais assez de vers pour une vingtaine de pages dans un format pas très petit, plutôt le in 16° courant. Parce que, même dans cette petite bibliothèque de Lemerre on ne publiait pas les ouvrages en première édition, mais en réédition, après qu'il avaient été publiés dans un format plus grand et imprimés en caractère plus lisibles. Et il nous montra deux ou trois volumes de ce genre. Il me demanda encore si j'avais un titre pour mon premier recueil et je lui dis que j'avais une fois fait imprimer une annonce sur papier vert avec le nom Φύλλα (Feuilles).

— Non, non ça ne dit rien qui caractérise le livre. Puisque vous vous êtes présenté au public sous le pseudonyme 'Αράχνη (Araignée) vos premiers poèmes ne peuvent être que des 'Ιστοί 'Αράχνης (Toiles d'araignée). Cambas aussi trouva que le titre allait bien. Je l'acceptai donc. Je mis au net les poèmes qui composeraient mon livre. Je les apportai à Coromilas et l'impression commença dès qu'on eut retiré les nouveaux caractères de la douane du Pirée.

Coromilas avait organisé son imprimerie d'après les modèles français et allemand. C'est pour cela qu'il était allé en Allemagne et en France, y était resté de longues années, et avait travaillé même comme ouvrier dans de grandes imprimeries et de grandes maisons d'édition.

Les allées et venues de chaque auteur qui imprimait un livre, les recommandations au compositeur, au pressier à propos de n'importe quoi, qu'il veut ainsi et pas autrement, tout cela était supprimé. La copie était reçue par Panayotis Ferbos, auteur alors connu, de fables et de devinettes, qui était le secrétaire de Coromilas et qui travaillait dans la pièce voisine. Quand les premières épreuves étaient prêtes, après les avoir présentées à Coromilas lui-même, il les envoyait à l'auteur enfermées dans un carton vert. Elles reve-

naient corrigées au bureau de Ferbos et toute observation à leur sujet devait être faite à lui seul. Sur la porte qui donnait dans l'imprimerie était collée une grande inscription «Défense d'entrer» et l'auteur lui-même ne pouvait la franchir.

Les conditions de l'édition étaient simples: on tirait 500 exemplaires qui étaient gardés dans les Etablissements Coromilas. On en donnait cent à l'auteur pour en faire ce qu'il voudrait. Les autres étaient vendus chez Coromilas et on créditait l'auteur. Ainsi les frais d'impression et de papier étaient à peu près couverts et le bénéfice revenait à l'auteur. S'il restait un solde la troisième année, l'auteur devait l'acquitter. Après l'avoir fait, il pouvait reprendre tous les livres qui n'avaient pas été vendus.

Avec ce même système, je fis imprimer l'année suivante (1881) les «Stalactites» après les «Toiles d'Araignée», (1880). Quand les Etablissements Coromilas furent achetés par Anestis Constantinidis, il restait encore en magasin pas mal d'exemplaires des deux livres. Un incendie qui causa de grands dégâts dans les magasins les détruisit eux aussi. Très peu d'exemplaires furent sauvés, à demi brûlés et noircis par la fumée, invendables, et ils ne furent pas réédités. C'est pourquoi ils sont recherchés par les bibliophiles.

Parmi ses grands projets d'édition Coromilas étudiait celle d'une revue littéraire, et même une petite annonce parut à ce sujet. La revue devait s'appeler «Sapho» en l'honneur de la grande poétesse de Lesbos, patrie de Cambas.

Après mes livres, vinrent Γέλωτες (Eclats de rire) de Kokkos. Par malheur, Palamas n'était pas alors à Athènes; il manqua son tour et les «Chansons de mon pays» durent attendre jusqu'à 1886 pour être maltraitées dans une édition mal imprimée.

Mais les enthousiasmes littéraires de Lambros Coromilas prirent bien vite d'autres directions. L'«Ephiméris» fondée par son frère Démètre Coromilas, commença à végéter quand Jean Cambouroglou quitta la rédaction et fonda la «Néa Ephiméris». Pour lui rendre la vie, les deux frères s'associèrent et transformèrent la petite feuille quotidienne en grand journal, avec une rédaction organisée et une collaboration régulière de tout ce qui avait acquis quelque notoriété dans la politique ou dans les lettres. Lambros Coromilas avait comme modèle le «Figaro» et il voulait en donner la forme à l'«Ephiméris». C'est pourquoi dans les premiers numéros, il publia, à la place de l'article de fond politique, considéré alors comme indispensable, des articles signés se rapportant à des questions sociales et artistiques. L'«Ephiméris» était bien imprimée, en caractères tout neufs et avec une élégante mise en page; agréable à voir et attrayante à lire, elle était différente des autres journaux. Démètre Coromilas n'avait plus aucune initiative dans sa direction et il préféra consacrer son temps au théâtre.

Directeur et rédacteur politique Lambros Coromilas suivait l'impression de son journal dans tous ses détails jusqu'au moment où il était mis sur la presse. Mais il ne tarda pas à se sentir à l'étroit dans le bureau de rédaction comme il s'était senti à l'étroit dans la maison d'édition. Il cherchait des horizons plus vastes où il pût mouvoir plus librement son esprit turbulent et inquiet. Et il crut les trouver comme tant d'autres, dans la politique (2).

L'enseigne descendit des anciens «Etablissements André Coromilas» et une autre prit sa place. Les projets d'éditions de Lambros, peut-être prématurés pour une époque, restèrent irréalisés et ne laissèrent, com-

(1) Georges DROSSINIS «Pages éparses de ma vie». Chez Sideris, Athènes 1940.

(2) Lambros Coromilas devint ministre des finances et des affaires étrangères, ministre de Grèce à Rome et Washington, pendant la grande guerre.

me vestiges de cette tentative, que quelques exemplaires de ses éditions, véritables bijoux typographiques.

Pendant ce temps, Cambas était parti en Egypte et il fut d'abord plein de la nostalgie d'Athènes, comme en témoignent les lettres et les vers qu'il envoyait à «Mi Hanessai». Et cependant l'Egypte le conquit vite. L'eau du Nil fut l'eau de l'oubli. Avocat parmi les premiers, il fut nommé juge et devint finalement président de la Cour d'appel mixte. Il renia la Muse et se consacra à Thémis. Je ne sais ce que la justice grecque y perdit, beaucoup.

Un demi-siècle plus tard, je le revis dans mon bureau. Il avait mal vieilli. Sa santé était ébranlée, il traînait une jambe à demi paralysée. Un soir que nous nous étions rencontrés avec Palamas, nous bûmes un dernier verre de bière et nous nous rappelâmes le passé du «Rabagas» et du «Mi Hanessai». Au dehors il pleuvait et sur les vitres, coulaient de lumineuses gouttes de pluie...

Peu de temps après, nous apprîmes sa mort par les journaux d'Egypte. Tout le monde parla de l'éminent juriste et de l'insigne magistrat. Pour le poète, pas un mot. Il y avait des années que le poète était mort et oublié.

UNE CORÉ DE L'ACROPOLE

Un matin d'hiver un monsieur en haut de forme, redingote noire, gants frais, entra au bureau de l'«Hestia» (4). Moustache rasée, un peu de barbe seulement autour du menton, il me rappela immédiatement — car je me trouvais là par hasard — le type américain, et je le pris pour un étranger, peut-être un professeur de grec dans une université américaine.

La réception que lui fit Casdonis fut une révélation.

— Soyez le bienvenu, monsieur Bikélas! (5).

Bikélas vivait à Paris où il était installé et il venait chaque année à Athènes, en passant, pour repartir bientôt. «Il vient de Paris et il va à Paris», avait dit Souris dans un de ses épigrammes.

Casdonis me présenta à Bikélas qui, avec la sympathie qu'il avait pour les jeunes, me dit beaucoup de bonnes paroles et m'invita tout de suite chez son frère où il habitait jusqu'à ce qu'il eût construit sa propre maison. J'y allai le lendemain et il me garda deux heures, me témoignant une inépuisable bonté. C'est là que prit naissance mon amitié avec cet homme exceptionnel. Plus tard, avec le Syllogue des Livres utiles, notre amitié devint une union d'âmes qui dura dix ans, jusqu'à l'heure où il ferma les yeux, à Kiphissia, le 7 juillet 1908, au coucher du soleil.

Il traduisait alors des drames de Shakespeare; il me les lisait et me demandait mon avis pour le changement de vers dans une nouvelle édition. Il possédait une petite maison de campagne à Castella, au Pirée, non loin de la Corniche et en face du large. Il m'y emmenait souvent et nous y passions des après-midi à lire Shakespeare, rafraîchis par la brise de mer. Ce fut pour moi les meilleures leçons que j'eusse pu entendre d'une chaire universitaire, sur le grand poète anglais.

Promeneur infatigable, il préférait comme promenade le tour de l'Acropole, depuis le Théâtre de Dionysos jusqu'au Théseion. Et quand nous faisons ce tour, il s'arrêtait tous les deux ou trois pas, regardait autour de lui avec admiration et me disait:

— Il faut être privé de ce miracle attique pour

(4) La revue littéraire «Hestia», fut fondée en 1876 par Paul Diomède, sur le modèle de la revue française «Le Foyer». Elle passa ensuite à Casdonis, puis à Drossinis et compta parmi ses collaborateurs les représentants les plus éminents des lettres grecques. Elle disparut pour faire place au journal quotidien «Hestia».

(5) La trace de Bikélas est restée vivante dans des domaines divers, dans la littérature comme dans l'action sociale. Le Syllogue des Livres utiles et la maison des aveugles sont deux exemples des fruits donnés par son initiative, et son activité, généreusement soutenues par sa bourse.

comprendre ce qu'il vaut. Vous qui en jouissez constamment, vous avez perdu le sens du Beau, comme on perd le goût de l'eau fraîche quand on la boit sans soif et qu'on en jouit quand on est alléré.

Nous montions souvent aussi à l'Acropole, quand les fouilles furent opérées autour du Parthénon et à l'Erechtheion par Cawadias et que sortirent de leur sépulture de tant de siècles, le sourire aux lèvres, comme si elles jouissaient de nouveau de la vie, les gracieuses Corés archaïques de l'Acropole.

A une de nos visites, nous eûmes la chance de nous trouver sur le lieu des fouilles au moment où l'une des Corés, avec la tête intacte et le corps, jusqu'à la ceinture presque complet, était remonté du fond dans un grand couffin par deux ouvriers qui la déposèrent sur le rocher, devant nous. Le premier, je penchai mon visage sur sa petite figure qui avait quelque chose de douloureux et de plaintif, contrairement à celui de toutes ses rieuses soeurs. Mes mains furent les premières à la recevoir des rudes mains des ouvriers, les premières qui la couchèrent avec tendresse, un peu plus loin, comme on couche un enfant dans son petit lit, les premières à nettoyer ses cheveux remplis de terre et à caresser ses joues pâlies. Les couleurs de l'artiste, restées vives encore sur le marbre, depuis l'ensevelissement, lui donnaient l'aspect d'une vie ressuscitée.

Ce que je ressentis à ce moment, et pourquoi je ne saurais l'expliquer. Hors de l'espace et du temps, quelque chose me liait à ce morceau de marbre, quelque chose d'indissoluble et d'éternel. Quand elle fût placée, elle aussi avec les autres Corés au Musée de l'Acropole, une force invincible m'attirait et me faisait aller la voir. Je montais l'escalier des Propylées et je

dépassais le Parthénon sans faire attention à rien jusqu'à ce que je fusse arrivé près d'elle...

Et je restais là jusqu'à l'heure où le Musée fermait ainsi que la porte de fer de l'Acropole comme pour lui tenir compagnie. Un certain soir d'été, où je me trouvais seul, son petit visage me parut, au coucher du soleil plus douloureux et plus plaintif, comme si elle désirait, attendait quelque chose, quelque chose dont elle avait été privée depuis le temps qu'elle était ensevelie, deux mille années, dans cette terre.

Après ce soir là, vingt ans après sa résurrection, naquirent ces vers :

A UNE CORÉ DE L'ACROPOLE

Au moment où tu ressucitas — deux mille ans ensevelie — dans les ruines d'un monde ancien — je ne te vis pas comme une étrangère.

Dans la tombe ouverte — je plongeai mes mains pleines de désir — comme si je t'avais eue, puis perdue — et comme si je te retrouvais soudain.

Comment, où quand nous sommes-nous connus? — Dans quelle création passée — où ni ma chair n'était mortelle — ni la tienne marmoréenne?

Dans le chaos de la mémoire — rien ne me reste sinon — qu'un jour, quelque part, nous sentîmes — une belle et grande douleur.

Et cette douleur, inguérissable — qui reste encore en mon âme — pareillement inguérissable, je l'ai reconnue — sur la bouche de marbre.

Ceux qui ont lu ces vers autrefois comprendront combien ils étaient vrais seulement en les relisant ici

G. DROSSINIS

CHRONIQUE DES LIVRES

ALBERT COSSERY — *Les Hommes Oubliés de Dieu* (Aux Editions de la Semaine Egyptienne, le Caire.)

J'ai pensé, en lisant ce livre, à Malraux, le Malraux de la «*Condition Humaine*».

Dans la «*Condition Humaine*», les personnages vivent une vie d'action. Ceux des «*Hommes Oubliés de Dieu*» préfèrent rêver la vie, qui, dans les moments de lucidité, les oblige à méditer sur leur misère. Mahmoud le hachache, par exemple, maudit les «*filles de prostituée*» qui ne veulent pas lui vendre de hachiche (car il est trop pauvre), l'obligeant ainsi à demeurer éveillé, lui qui voudrait «*fuir les autos, les tramways, les voitures et tous les vendeurs qui vous réclament toujours de l'argent*» et, après sa mort, être mis dans un four indigène «*où le hachiche pousserait en abondance... comme le trèfle*».

Mais quand ce n'est pas dans la drogue, c'est chez la femme que les personnages de Cossery cherchent encore à oublier la vie. Ainsi, Sayed Karam, à qui est soudain dévoilée la misère humaine, «*se pencha sur ce corps de femme où vivait tout un monde désemparé et souffrant. Et, de son regard et de sa bouche et de ses mains, il fouilla dans les profondeurs de ce corps, longtemps, à bout de souffle, jusqu'à l'aube.*» Pourquoi? Tout simplement parce qu'elle lui avait dit: «*je ne mourrai jamais pour toi, mon chéri. Pour toi, je serai toujours présente. Chaque fois que tu rencontreras sur ta route un enfant déguenillé qui a faim et froid et qu'à sa vue ton cœur frémissa de révolte, je serai près de toi. L'enfant qui pleure parce qu'il a faim et froid, ça sera moi. L'homme accablé de soucis et qui ne sait où aller, ça sera moi. Et la femme délaissée et les amours rompues toujours à cause de l'argent, et tous les désirs insatisfaits et les envies de manger ou simplement de respirer, tout cela, ça sera encore moi, toujours moi.*» Et, dans sa façon de se pencher sur le corps de sa maîtresse malade, Sayed Karam semble embrasser à la fois toutes les souffrances humaines.

Il faut dire aussi que ce livre revêt un caractère quelque peu messianique. Il laisse entrevoir ce que sera, ou ce que pourrait être, la révolte des gueux, que l'esprit matérialiste d'une Civilisation impitoyable harcèle. Et naturellement, cela laisse rêveur...

Un livre courageux qui fait méditer.

A. KHEDRY

TELMISANY — *Portrait de l'Auteur*
(Musée de l'Art Moderne)



PAQUES A TRAVERS LES SIÈCLES

La fête de Pâques cette année, est célébrée en Orient, une semaine après l'Occident. L'empereur Constantin le Grand, dans la lettre-circulaire qu'en l'an de grâce 325, immédiatement après le 1er concile oecuménique, il a adressée à ses sujets chrétiens, avait adjoint à ceux-ci de fêter Pâques tous ensemble.

De tout temps et de nos jours aussi, des efforts sérieux ont été et sont toujours déployés en vue de l'unification de cette grande fête de la chrétienté. Comme sur tant d'autres questions de dogme, de rite et de forme, le monde chrétien est en désaccord au sujet de l'application même de cette fête. Les principaux peuples anglo-saxons, tout comme pour les jours de semaine, ont cherché le nom du dimanche de Pâques dans la mythologie teutonique. Les Anglais disent *Easter*, les Allemands *Ostern*. Ces mots dériveraient du nom de la déesse anglo-saxonne du printemps qu'on appelait *Eastre* ou *Ostara*. C'est à cette divinité qu'était dédié le mois d'avril qu'on appelait *Eastermonath*. Selon une autre étymologie, *Ostern* dérive du mot *Ost*, c'est à dire Est) et *Ostern* signifie la renaissance du soleil du printemps à l'est. Toujours est-il que, selon les traditions teutoniques aussi comme chez tous les peuples, Pâques représente la plus grande fête du printemps. Les Persans appelaient et célèbrent toujours cette fête comme le *Nevrouz* (nev rouz, c'est à dire le «nouveau jour»), qui est le jour de l'an persan. C'est le jour de l'équinoxe du printemps, donc une fête mathématiquement fixe, laquelle, au XIX^{me} siècle tombait en 9/21 et depuis le commencement du XX^{me} au 8/21 mars. Elle était fixe, parce que rattachée à un phénomène céleste invariable, alors que la fête de Pâques ayant suivi la chronologie juive basée sur les mois lunaires, est variable.

Cette même fête de l'équinoxe du printemps était célébrée par les anciens Egyptiens aussi, qui l'appelaient *Pissach*, ce qui aurait signifié «passage et, plus précisément, «passage du soleil par l'équateur». Cette même fête a été prise par les Hébreux à leur exode d'Egypte, sous leur chef, Moïse, après un séjour de plusieurs siècles dans ce pays. Les Juifs ont conservé le nom de la fête sous la forme *pessach* auquel certains hébraïsants attribuent une origine chaldéenne ou araméenne. Toujours est-il que le mot «pessach» a, chez les Juifs aussi, la signification de «passage». C'est un sens symbolique, car il ne s'agit plus du passage du soleil, mais de celui des Juifs qui, de la servitude en Egypte, ont passé à la vie libre. Cette fête était et elle est toujours célébrée par les Juifs. L'explication en est donnée dans l'Ancien Testament (Exode, XII, 26/27) où Moïse, parlant sur un commandement de l'Eternel, dit: «Et quand vos enfants vous demanderont que signifie cette cérémonie? Alors vous répondrez: C'est le sacrifice de la pâque à l'Eternel qui *passa* en Egypte *par dessus* les maisons des enfants quand il frappa l'Egypte et qu'il préserva nos maisons».

C'est ce mot égyptien ou hébreu (chaldéen ou araméen) que prirent les premiers chrétiens et qui est conservé aujourd'hui chez les peuples gréco-latins (et par eux chez les Slaves) pour désigner la fête de la Resurrection du Christ. On dit en français «Pâques», en italien «pasqua», en espagnol «pascua», en danois «paaska», et en hollandais «paasch», et tous ces mots viennent du grec Πάσχα, emprunté au mot hébreu «pessach» ou «pessach» (pâque). La dérivation du mot pascha (Πάσχα) du verbe grec Πάσχω (souffrir), mis en connexion avec la «passion» du Christ, dérivation donnée par certains pères de l'Eglise (Irénee, Tertullien et d'autres, qui ignoraient l'hébreu) est erronée. C'est Saint-Augustin qui le premier, démontra cette erreur et donna l'étymologie vraie.

Pour bien saisir les causes de la moralité de la fé-

te de Pâques, il nous faut remonter à l'origine de la pâque juive. Elle était, selon un commandement du Très-Haut, célébrée le 10 du mois de nisan, dont le premier jour était le jour de l'an. «Ce mois», dit l'Eternel à Moïse et Aaron (Exode XII /2), «vous sera le commencement des mois; il vous sera le premier des mois de l'année. Parlez à toute l'assemblée d'Israel disant: Qu'au dixième jour de ce mois chacun d'eux prenne un agneau ou un chevreau... Mais si la famille est moindre qu'il ne faut pour manger un agneau ou un chevreau, qu'il prenne son voisin, qui est près de sa maison, selon le nombre des personnes: vous compterez combien il en faudra pour manger un agneau ou un chevreau, ayant égard à ce que chacun de vous peut manger. Or, l'agneau ou le chevreau sera sans défaut, mâle, et de l'année... et vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois, et toute la congrégation de l'assemblée d'Israel égorgera entre les deux soirs. Et ils prendront de son sang, et ils le mettront sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte des maisons où ils le mangeront. Et ils en mangeront la chair rôtie au feu cette nuit-là; il la mangeront avec du pain sans levain et avec des herbes amères... Et vous le mangerez ainsi: avec vos reins ceints, vos souliers à vos pieds, et votre bâton en votre main, et vous le mangerez à la hâte; c'est la *pâque* de l'Eternel. Car je passerai cette nuit-là par le pays d'Egypte, et je frapperai tout premier-né au pays d'Egypte, depuis les hommes jusqu'aux bêtes; et j'exercerai des jugements sur tous les dieux de l'Egypte. Je suis l'Eternel. Et le sang sera pour signe sur toutes les maisons où vous serez; car je verrai le sang et je *passerai* par dessus vous. Il n'y aura point de plaie parmi vous pour détruire, lorsque je frapperai le pays d'Egypte. *Et ce jour vous serez en mémorial et vous le célébrerez comme une fête solennelle à l'Eternel* dans vos âges; vous le célébrerez comme une fête solennelle, par une ordonnance perpétuelle. *Vous mangerez pendant sept jours des pains sans levain*; mais vous ôterez dès le premier jour le levain de vos maisons, car si quelqu'un mange du pain levé, depuis le premier jour jusqu'au septième, cette personne là sera retranchée d'Israel...»

En exécution de ce commandement du Très-Haut, Moïse donne aux Juifs des instructions détaillées sur la célébration de cette pâque... «vous le tremperez dans le sang qui sera dans un bassin et vous arroserez du sang qui sera au bassin le linteau et les deux poteaux; et nul de vous ne sortira de la porte de sa maison jusqu'au matin...»

Les enfants d'Israel firent comme l'Eternel l'avait commandé. «Et il arriva qu'à minuit l'Eternel frappa tous les premiers-nés du pays d'Egypte depuis le premier-né de Pharaon, qui devait être assis sur son trône, jusqu'aux premiers-nés des captifs qui étaient dans la prison, avec tous les premiers-nés des bêtes. Et Pharaon se leva de nuit, lui et ses serviteurs et tous les Egyptiens; et il y eut un grand cri en Egypte, parce qu'il n'y avait aucune maison où il n'y eût un mort. Il appela donc Moïse et Aaron de nuit et dit: Levez-vous, sortez du milieu de mon peuple, tant vous que les enfants d'Israel et vous en allez...»

Ce fut l'«exode», le départ d'Egypte pour rentrer au pays de la Judée. Et la commémoration de cet événement c'est la pâque juive. «C'est la nuit qu'on doit observer en l'honneur de l'Eternel, parce qu'alors il les retira du pays d'Egypte.»

Le Nouveau Testament pas plus que les écrits des pères apostoliques, ne contient rien au sujet de l'observance de la fête de Pâques. Les premiers chrétiens n'ont point songé à la sainteté de dates spéciales. «Le temps dans son ensemble est une fête chez les Chrétiens» dit Saint-Jean Chrysostome dans ses commentai-

res au premier épître de Saint Paul aux Corinthiens. Un des premiers pères de l'Église Socrate (Vme siècle), auteur d'une Histoire Ecclésiastique, écrit que ni le Seigneur, ni ses apôtres n'ont enjoint l'observance d'une fête quelconque. «Les apôtres», dit-il, «n'ont jamais songé à fixer de jours de fête; ils n'ont pensé qu'à préconiser une vie d'innocence et de piété». Et il attribue l'observance de la fête de Pâques par l'Église à la perpétuation d'un ancien usage, «tout comme tant d'autres coutumes ont été établies.

Les premiers chrétiens, ceux qui étaient des Juifs convertis, ou qui en descendaient, continuaient à observer les fêtes juives, bien que dans un esprit nouveau, en commémoration des événements marqués par ces solennités. A la «pâque» (passage), on ajoutait maintenant la conception du Christ, le vrai «agneau pascal». C'est ainsi que la pâque, devint une fête chrétienne, en commémoration de la Résurrection du Christ après la Passion.

Dès les premiers temps de l'ère chrétienne des divergences sérieuses ont surgi entre les chrétiens d'origine juive et les gentils (païens), devenus chrétiens. Les premiers croyaient que la fin de la pâque devait être marquée par la mort du Christ comme l'«agneau pascal». Ainsi chez eux, la semaine de la fête finissait en même temps que la pâque juive, le 14^{me} jour de la lune (de nisan), au soir, et la fête de Pâques suivait immédiatement sans qu'il fût tenu compte du jour de la semaine. Par contre les chrétiens gentils, libres des traditions juives, identifiaient le premier jour de la semaine de Pâques avec la Résurrection et observait le vendredi qui précédait comme la commémoration de la crucifixion, n'importe quel était le jour du mois. Le principe directeur était chez les uns le jour du mois, chez les autres le jour de la semaine.

Les Églises de l'Occident fêtaient Pâques le premier jour de la semaine. Saint-Polycarpe, évêque de Smyrne, élève de Saint-Jean l'Évangéliste, se rendit, en l'an 150, à Rome, pour y conférer à ce sujet avec Anicetus, évêque de ce siège. Il insista sur la tradition qu'il avait reçue de l'apôtre, son maître, et selon laquelle il fallait célébrer Pâques le 14^{me} jour de la lune. Anicetus refusa d'admettre la coutume juive dans les églises de sa juridiction, mais ne cessa pas de rester en communication avec Polycarpe et ceux qui le suivaient.

Environ quarante ans après (197), la question fut, dans un autre esprit, discutée entre Victor, évêque de Rome, et Polycarpe, métropolitain de l'Asie pro-consulaire. Cette éparchie étaient la seule partie du monde chrétien qui adhéraient encore à l'usage juif. Victor demandait que toute le monde adoptât l'usage qui prévalait à Rome. Polycarpe refusa, invoquant une série d'arguments, et fut, avec ses adeptes, excommunié par Victor. Pourtant, celui-ci ne procéda pas à l'exécution forcée du décret d'excommunication, car Irénée, évêque de Lyon, et les autres évêques de la Gaule étaient contre. La paix fut donc maintenue et les églises asiatiques restèrent fidèles à leur coutume.

Cette controverse fut une de celles qui amenèrent l'empereur Constantin le Grand à convoquer, en 325, le 1^{er} Concile oecuménique, à Nicée. A cette époque les Syriens et les Antiochiens étaient les seuls qui persistaient encore au 14^{me} jour.

La décision du concile fut que: a) Tous les Chrétiens devaient fêter Pâques ensemble; b) ils devaient fêter avec les Juifs. Et comme la ville d'Alexandrie était encore, à cette époque-là, le centre intellectuel de l'empire romain et la résidence des astronomes, le Patriarche d'Alexandrie fut chargé de fixer la date pascale. L'Église d'Alexandrie, interprétant la décision du 1^{er} concile oecuménique, décréta le canon suivant: Pâques devait être célébré le premier dimanche après la pleine lune de l'équinoxe du printemps qui tombe au 21 mars du calendrier julien ou suit cette date (si la pleine-lune coïncide avec un des six jours de la semaine. Si la pleine lune coïncide avec un des six jours de la semaine. Si la pleine lune coïncide avec un dimanche, alors Pâques sera célébré le dimanche suivant

Cé canon devait être communiqué par le siège épiscopal de Rome aux Églises de l'Occident. Les quelques chrétiens qui tenaient encore au 14^{me} jour de la lune furent appelés «Quarto-decemani», et ce litige pascal est connu sous le nom de «Quarto deciman». Des mesures furent prises afin d'assurer l'uniformité de l'observance de Pâques et mettre fin au litige qui était susceptible de compromettre l'unité chrétienne. Or, la controverse était compliquée par la difficulté provenant de l'absence d'une règle authentique permettant de constater qu'elle était la «lune» pascale. Le premier dimanche après la pleine-lune qui suit l'équinoxe du printemps pouvait varier selon les longitudes. On essaya de fixer la date de Pâques au moyen de cycles d'années pour la détermination des changements du soleil et de la lune. On adopta d'abord un cycle de huit ans, et, comme ce calcul était erroné, on s'est servi du cycle juif de 84 ans, qui resta en usage à Rome jusqu'en 457. On trouve alors un calcul plus exact de 532 ans, inventé par Victorius d'Aquitaine. Il est difficile d'expliquer ici tous ces calculs qui amenaient souvent une confusion. En 387, les églises de la Gaule célébraient Pâques le 21 Mars, tandis qu'en Italie on fêtait le 18 Avril et en Egypte le 25 Avril. En 455, il y avait une différence de huit jours entre Rome et Alexandrie. Grégoire de Tours dit qu'en 577 «Il y avait un doute au sujet de Pâques. Nous, avec beaucoup d'autres villes, fêtons Pâques à la quatorzième calende du mois de mai, tandis que d'autres, comme les Espagnols, la douzième calende d'avril.»

La correction grégorienne du calendrier (1582) amena une confusion encore plus grande. Avec ce calendrier, la fête de Pâques devait être élébrée partout le même dimanche. Mais cette réforme du calendrier ne fut pas immédiatement admise dans toute l'Europe occidentale. En Angleterre et en Irlande, elle ne fut introduite qu'en 1752. Les Églises d'Orient maintiennent encore le vieux calendrier (julien), célèbrent Pâques avant ou après l'Occident, parfois même un mois après ou plus.

Cette diversité est la cause d'une confusion dans les rapports internationaux. Aussi a-t-on cherché et cherche-t-on toujours le moyen de fixer, pour la fête de Pâques une date uniforme pour tout le monde chrétien. Pâques devrait, avant tout, être une fête fixe et immobile. Divers congrès et la Société des Nations même s'en sont, depuis le début de notre siècle, occupés. On a proposé le Dimanche qui suit le second samedi du mois d'Avril. Si le 1^{er} Avril est un samedi, alors on fêterait le 9 Avril, et si c'est un dimanche, alors ce serait le 15 avril. Souhaitons de voir le jour où la célébration de la fête de Pâques, sera simultanément fêtée par tous.

N. MOSCHOPOULOS

BOUGIES

*Les jours à venir se tiennent devant nous,
Comme une file de bougies lumineuses,
Bougies d'or, chaudes et joyeuses.*

*Les jours passés restent dans l'ombre
Longue série de bougtes sombres;
Les plus proches de nous fument encor
Bougies froides, tordues et consumées.*

*Je ne veux pas les voir; elles me font mal
Et le souvenir de leur éclat passé m'est douloureux,
Je regarde, devant moi, les cierges lumineux.*

*Je ne veux pas me retourner, de peur de voir
Avec quelle vitesse l'obscur ligne s'allonge
Et combien vite les bougies éteintes se multiplient.*

(Tr. Fillitsa Vlachli)

C. P. CAVAFY

PAQUES A ZANTE

La Semaine Sainte et la semaine de Pâques ne sont à Zante qu'une suite de cérémonies religieuses et de processions. A partir de la veille des Rameaux où à midi on accorde aux cloches le vayi, le rameau qui y restera jusqu'au dimanche de Quasimodo, les zantiotes ont tous les jours à assister à quelque office, à quelque fête. Pendant la Semaine Sainte les cérémonies ont un caractère de deuil, tandis que la semaine qui suit Pâques elles expriment l'allégresse. La première est toute chrétienne, la seconde plutôt païenne, consacrée à des banquets et à des beuveries.

Les cérémonies et les offices dans les églises de Zante ont une solennité, une splendeur qu'elles n'atteignent pas à Athènes. La musique religieuse zacythienne, qui provient de la musique crétoise, a de sublimes mélodies pour ces offices. Aujourd'hui elles aussi ont subi l'effet de la décadence qui a frappé l'île entière. Mais à une époque plus ancienne suivre ces offices à Zante ajoutait à l'accomplissement d'un devoir religieux, une jouissance esthétique et psychique. Il y a quarante ans que j'ai quitté ma chère île. A Rome que j'habitai pendant plusieurs années, j'ai vu des cérémonies splendides à St. Pierre et dans d'autres basiliques. Mais rien ne m'a ému jusqu'au fond de l'âme comme la procession du Crucifié qui se fait à Zante le Vendredi Saint à midi. Seuls ceux qui y ont assisté peuvent comprendre ce qu'est le mysticisme religieux. Au bout d'une place immense, en face de la mer sereine et sous le ciel riant, l'évêque monte sur une estrade et bénit avec un grand Crucifié, chef-d'oeuvre du peintre zacythien Coutouzis, la foule des fidèles dévotement inclinée, tandis que la musique joue, sur une mélodie écrite par un vieux musicien zantiote, le psaume de David: «*ἵνα τι ἐφρούρασαν ἔθνη καὶ λαοὶ ...*», «*Pourquoi se mutinent les nations...*» A ce moment même un athée ne pourrait ne pas se sentir envahi par le mysticisme et ne pas courber la tête pour prier. La nuit du Vendredi Saint, une autre procession, celle de l'Épithaphios, du Corps divin au Sépulcre, tient éveillés les Zantiotes jusqu'au matin, car elle a lieu à trois heures après minuit et non le soir comme à Athènes. Aux fenêtres ornées de tapis se pressent les fidèles qui tiennent des

cierges et jettent au passage, des fleurs sur l'Épithaphé tandis que les fumées de l'encens montent de toutes les fenêtres. Le soleil levant rosit à l'horizon les montagnes du Péloponnèse quand la procession rentre à la Cathédrale; et bientôt commencera l'office où, pour la première fois, est annoncée la Résurrection.

Il fait jour. Les fidèles attachés aux coutumes ancestrales s'assemblent dans le quartier de l'Ammos pour le Kommati, c'est à dire l'abattage des boeufs. Usage barbare; le spectacle de ces malheureuses bêtes liées qui attendent les cloches annonçant la Résurrection pour recevoir le coup mortel sur le front est vraiment douloureux. C'est néanmoins une coutume chère au peuple de Zante. J'avoue qu'une fois seulement, étant encore enfant j'y ai assisté et que je me retirai de ce spectacle barbare avec des impressions sans aucun rapport avec la lumineuse image que je portais en mon âme, du Maître qui se sacrifia pour les hommes, pour les rendre meilleurs et plus purs...

Dans le reste de la ville, pendant ce massacre — Dieu sait quelle survivance des hécatombes aux dieux olympiques — on se prépare pour une autre affaire curieuse et amusante, celle-là. Au moment où les cloches annoncent la Résurrection, les fenêtres des maisons s'ouvrent avec fracas, surtout dans les quartiers populaires et les ménagères, gardiennes obéissantes de la tradition, jettent dans la rue toute la poterie cassée qui se trouve à la maison: marmites, pots à fleurs, assiettes et verres. En un clin d'oeil les rues sont jonchées de débris et les seules victimes de cette ineptie et inexplicable coutume sont les balayeurs qui doivent toute la journée enlever les traces, pour que la ville soit nette le lendemain, fête de Pâques.

A partir de ce jour commencent les répoussances dans toute l'île. Les Zacythiens raffolent des fêtes. Les banquets sont la base de celles de Pâques qui ont lieu surtout à la campagne, dans les beaux sites dont l'île des fleurs est pleine. Les chansons ne cessent pas et quand les Zantiotes rentrent chez eux c'est encore en chantant avec le sentiment musical qui caractérise le peuple mélomane de e jardin de la Mer Ionienne.

COSTAS KEROFILAS



«Mauvaises Nouvelles» par le Peintre RALLI

Lettres Yougoslaves

ELI! ELI! LAMMA AZVATANI?

Sur le Golgotha il est mort, — mais pour qui a-t-il
[rendu l'âme?

La victime est-elle tombée trop tard ou trop tôt?

Sur le Golgotha il est mort, — et le monde le sait bien;
Pourtant ce sacrifice lointain n'a pas de fruit mûr
[encore!

Beaucoup de sang a coulé, et un coeur s'est arrêté là,
Et jamais un tel coeur n'a plus battu...

Et les siècles ont passé, lointains, terribles, sombres,
Le sang s'est desséché, et sec il durcit encore.

L'histoire s'est promenée dans sa robe de honte --
Nous tendons vers le ciel et c'est lui qui nous fuit!

Sur le Golgotha le vieux bois s'est brisé,
On lui vola les clous -- et ce fut le premier acte!

Au nom de l'humanité, et de la fraternité, et de la
[liberté

On se mit à tourner la danse impie.

Et la société criait, ivre d'une ignoble passion:
« Nous tuons, mon Dieu, et tout cela pour toi --
[Hosanna! »

Sur le Golgotha la mort règne... et une brise secrète
Gémit à peine: «Eli! Eli! lamma azavtani?» (1)

Et près du sang lointain et sous le bois desséché
Tant de millions d'hommes crient: de la justice! du
[pain!

Certes -- vous avez supprimé l'esclavage, et le cirque
[et les hyènes, —

Mais c'est pour mener la foule dans l'arène des
[chrétiens!

Et là dans les loges brillantes, dans l'or et la gloire,
Avec la couronne et la mitre sur la tête épaisse

Vous et vos blanches femmes, vous occupez
Les premiers fauteuils sur la scène du monde!

Et vous regardez le jeu de la misère et des souffrances
Où l'humanité douloureusement tombe comme Lui
[sous le bois!

Et dans les cachots sombres, beaucoup de pleurs se
[perdent,

Les hommes ayant dit: ou meurs, ou tue!

Et les fillettes nues apparaissent devant le juge repu --
Ah! elles auraient gardé la vertu si la faim ne criait
[pas!

Et puis la honte et la misère, les affronts et les ruses
Et les soupirs et les mensonges et tant de larmes
[brûlantes.

Et par ces marécages où fourmillent les bêtes véné-
[neuses

Le bois s'est dressé -- et le Christ monta sur la croix.

Et il regarde la foule vivre des jours pires et noirs
Et il verse des larmes: Eli! Eli! lamma azavtani!

A quoi servent le dôme auguste et le marbre du Pan-
[théon,

Et les mules d'or, et les orgues et les cloches?

A quoi servent les nuages d'encens et les autels su-
[perbes?

C'est en vain que le rubis brille sur la couronne et la
[tiare! --

...Ah! le Golgotha est désert -- et une brise secrète
Gémit à peine: Eli! Eli! lamma azavtani!

SILVIJE-STASIMIR FRANJCEVIC (1865-1968)

(1) en hébreu: Mon Dieu! Mon Dieu! Pourquoi m'avez-
vous abandonné?

FÊTES PASCALES

LE PREMIER PAS ET LE SYMBOLE
DE L'ŒUF PASCAL

Cette jolie coutume de Provence, la cérémonie du « Premier Pas » fait l'enchantement du Samedi-Saint pour les Soeurs de Mireille. Elles chaussent, ce jour, les bébés qui en ont assez de la bavette et les mènent à l'église. Aussitôt que partent à la volée les cloches du « Gloria » les marmots s'aventurent sans risque car on ne les lâche pas; ils se donnent l'illusion d'avancer en tricotant des jambes, tapant fort de la semelle, des rires ou des larmes plein les yeux. Les mamans rendent grâce à Dieu de ce que ce « Premier Pas » en sa présence assure à jamais la chance de leurs chéris.

Pour les grands garçons, le Samedi-Saint ramène, avec les chants, la « queue des oeufs ». Jadis, élèves et escoliers parisiens, avec sonnettes et tambours, faisaient le tour des villages proches. Nos campagnards gardent la

coutume et s'en vont de maison en maison exiger toute la ponte du jour et même de la veille, chantant des paroles narquoises et patoises sur un air liturgique qu'ils font guilleret.

L'oeuf est d'ailleurs le symbole des étrennes pascales, l'expression convient puisque jadis l'année commençait à Pâques. Le choix s'explique: C'est que l'oeuf avait conservé chez les Chrétiens la même force de symbole que dans les antiques théomythies. L'emblème de l'oeuf « d'où l'astre divin éclot pour inonder l'Univers de ses rayons » n'est-il pas immédiatement transposable à la lumière qui sort glorieuse de la tombe scellée? A cause de cette signification les églises du Moyen-Age, celle d'Angers entre autres, gardaient dans leur trésor des oeufs d'autruche, ces mêmes oeufs qui servaient d'ex-voto aux races sémites à Tir et à Sidon. A Angers, l'oeuf d'autruche était en spécial honneur à l'office de la veille de Pâques. Pendant le mystère liturgique de la

Résurrection — qui se jouait encore au XVIII^e siècle à la cathédrale — les « corbeillers » figurant les Saintes femmes sortaient du sépulcre en chantant « Resurrexit » et tenant chacun un oeuf d'autruche « proprement enchassé et garni d'argent ». Le premier corbeiller présentait l'oeuf à l'évêque et lui disait tout bas en confidence: « Surrexit Dominus, alleluia ». Le pontife répondait: « Deo gratias, alleluia ». Les corbeillers répétaient cette présentation et les paroles devant chaque membre du chapitre, après quoi les oeufs regagnaient leur nid soyeux à la sacristie.

LA MESSE PROVENÇALE DE VENCE

Les grand-messes du dimanche de Pâques sont célébrées avec la même solennité liturgique dans toutes les églises de France: mettons à part la messe pascale de Vence, en plein air, sur le plateau Saint-Michel, dans un admirable décor de montagnes, avec le concours des tambourinaires de

l'Académie Provençale. Elle est suivie d'une fête de caractère essentiellement régional qui fait revivre les costumes, les danses et les chants provençaux, les défilés avec tambourins. Cette manifestation folklorique connaît chaque année un grand succès.

LES FEUX DE PAQUES EN CARINTHIE

Les paysans de Carinthie conservent une foule de vieilles coutumes, aussi anciennes que pittoresques, qui se manifestent surtout à l'époque du printemps. On apporte des écuellées de farine dans les champs, pour que le vent ait à manger! Avec les rameaux, c'est le printemps qu'on intraduit dans les maisons. A partir de ce jour les enfants ont l'habitude d'appeler de toute sorte de noms le dernier levé: âne des rameaux, corbeau, mouton, échelle à poules, panier ou chaudron!

Dans les coutumes de Pâques c'est le feu qui tient la première place. Plusieurs semaines avant, les gars du pays ramènent de longues baguettes de sapin, longues de trois ou quatre mètres, ils y font de longues entailles, où ils placent des morceaux de bois résineux, obtenant ainsi des torches qui ressemblent à d'énormes étoiles. On les fait sécher sur le toit. Dans la vallée de la Glan on prépare d'immenses croix de bois avec des récipients remplis de résine. Dans la vallée du Lavant on amoncelle des tas de branches et de racines de sapin, également résineuses.

Dans la nuit de Pâques toutes ces torches s'enflamment. Le père de famille a mis le feu au tas séché devant la porte, les jeunes gens y allument leurs croix et leurs étoiles de feu, qu'ils vont brandir à travers tous les champs. Une longue procession lumineuse s'y déroule, les torches s'agitent, décrivant tantôt un cercle, tan-

tôt une spirale, ou un losange, ou laissant échapper un torrent de feu. Le paysan n'aime pas qu'on pénètre dans ses champs, mais ce jour-là il se sentirait offensé si sa terre n'était pas traversée par les porteurs de torches.

Dans la vallée du Lavant on n'allume les feux qu'à l'heure de minuit, lorsque commence le jour nouveau. Chaque paysan allume au moins un tas de branches, souvent plusieurs, et bientôt toute la vallée, toutes les hauteurs sont en flammes. La légende veut qu'à ce moment le vent se lève de sa couche de nuages et porte fleurs et fruits aux arbres qui valent à ce canton le surnom de paradis de Carinthie. En même temps de vieilles chansons de Pâques alternent avec les musiques de village. C'est l'heure bénie où les paysans ressentent, à travers d'antiques coutumes, la joie de vivre, le charme des beaux jours qui vont renaître.

ORION

Les Conférences

EN ÉCOUTANT...

LE D^R TAHA HUSSEIN BEY

Sous le titre *La contribution de la Littérature anglaise à la Civilisation du monde* le Dr. Taha Hussein bey, fit une conférence brillante et des plus applaudies à la Société Royale de Géographie sous les auspices de l'«Anglo-Egyptian Union» du Caire, qu'il faut féliciter de cette nouvelle initiative.

Situant les origines et l'évolution des lettres anglaises dans le cours de l'histoire, l'éminent conférencier démontra la primauté du sentiment de liberté et d'indépendance chez les intellectuels anglais et fit un rapprochement extrêmement intéressant et original sur l'oeuvre des philosophes anglais et celle des penseurs français et italiens les plus célèbres. Un très nombreux public réunissant l'élite des colonies européennes du Caire fit au Dr. Taha Hussein bey une chaleureuse ovation à l'issue de cette magistrale dissertation.

M. KHALIL BEY TABET

Sous le titre «La femme et le journalisme» une spirituelle conférence a été donnée par notre éminent confrère du «Mokattam», Khalil bey Tabet, au Club Oriental devant un public en majorité féminine et aussi nombreux qu'enthousiaste. Rendant hommage aux qualités et à l'esprit des femmes, le conférencier fit l'éloge de l'Association des femmes Journalistes et l'oeuvre déjà accomplie par elle jusqu'ici.

LE D^R E. DRIOTON

La récente conférence de Dr. E. Drioton, Directeur Général du Service des Antiquités Egyptiennes aux A. C.F.E. fut une réussite, tant par la

qualité et l'érudition de l'éminent orateur que par le choix de son sujet, qu'il traita avec cette maîtrise totale qui est la caractéristique même de ce grand savant. Le Dr. E. Drioton mit en valeur l'apport de la France et de l'Angleterre à l'essor de l'Égyptologie



DR. E. DRIOTON

et rappella les initiatives de Young Champollion, Mariette, Petrie, etc. dans ce domaine. Il fut très longuement applaudi.

M. FUAD SARRUF

A l'«Oriental Hall» de l'Université

Américaine, M. Fuad Sarruf, Directeur de la revue «Al Moktataf» faisait l'autre après midi une conférence sur «La Contribution des Arabes à la Civilisation Moderne» où il souligna par de très nombreux exemples le rôle fécond joué par les savants arabes dans l'évolution des sciences et de la Civilisation de l'humanité. Il rappela les travaux des grandes figures Arabes du Moyen Âge procurant ainsi à ses auditeurs une très belle leçon de philosophie et d'histoire.

LE D^R THEODORE CAVOUR

La salle de la *Laiki Leski*, cette vaillante et active organisation était l'autre soir pleine à craquer lors de la conférence du Dr. Théodore Cavour, d'Alexandrie, sur «Mussolini au banc de la psychiatrie».

Avec science et chaleur le Dr. Cavour traita son sujet d'une façon aussi complète par son fond que simple dans sa forme, illustrant sa thèse de projections lumineuses, qui intéressèrent considérablement l'assistance.

M. OSMAN IOUTFI

C'est au «CERCLE de la JEUNESSE» que M. Loufi Osman, Rédacteur au journal d'«AL AHRAM» parla, sous le titre subtil, *au service de Sa Majesté le journalisme*, de l'art du journalisme et des coulisses du métier. Faisant valoir l'importance du reporter dans les cadres du journalisme, le conférencier s'appliqua à énumérer les vertus qu'il lui faut posséder, pour toucher les milieux et les personnalités auprès desquels l'appelle l'exercice de son métier. Celles-ci sont plus nombreuses qu'on ne le croit communément et M. Loufi Osman souligna avec beaucoup de science et d'esprit la façon et les nuances avec lesquelles il convient à tout journaliste digne de ce titre de les mettre en valeur.

SEM.

Les Expositions**LE XXI^e SALON DU CAIRE**

Présenté comme de coutume avec le plus grand soin, le Salon des Beaux Arts s'est ouvert rue Kasr el Aini. Il faut rendre hommage aux organisateurs — dont plusieurs occupent les hautes fonctions politiques que l'on sait — d'avoir, en dépit des soucis du moment, veillé au maintien de cette importante manifestation de la vie de l'Esprit.

Attelons-nous donc à la besogne ingrate de parcourir les unes après les autres les salles de l'Exposition et les numéros du catalogue — avec le regret d'être contraint à trop de rapidité dans les appréciations par l'abondance des numéros présentés et d'être forcé de négliger des nuances souvent nécessaires pour tempérer et expliquer l'éloge aussi bien que le blâme ou les réserves.

LA PEINTURE

La salle d'entrée est occupée par une éblouissante présentation de maquettes et de costumes de théâtre dus à Saleh el Chiaty et qu'on retrouvera quand on en sera aux Arts Appliqués.

Salle de gauche: Elle est entièrement consacrée au peintre Hussein Mohamed Fawzi. Quelques grands tableaux où on admire surtout la patience et l'application de l'artiste à les exécuter; mais à côté de cela, en moins fastidieux, de rapides notations de paysages, un peu ternes, il est vrai, plus illustratifs que proprement plastiques mais laissant transparaître de l'émotion sous les effets trop voulus d'une manière calculée.

2e. Salle de gauche: «Groupe d'Expansion Artistique». Les peintres de ce groupe ont une confiance illimitée — et exagérée! — dans les possibilités de l'aquarelle. D'autant plus qu'ils surenchérisent sur la fadeur inhérente au genre. Parmi eux, Naguib Assad, très en progrès a au moins le sens de l'harmonie et de la mise en page.

Vestibule. On voudrait que la fièvre qui anime les toiles de Ahmed El Menchawi s'emparât des peintres du groupe précité et allât fondre la glace qui fige leurs compositions. El Menchawi a le sens du grouillement des foules et du miroitement des gesticulations en commun. Il lui suffirait d'un peu plus de sûreté de main pour arriver à des oeuvres accomplies.

El Banani dont les progrès techniques sont évidents fait de l'orientalisme comme il y a quatre vingts ans — avant que les impressionnistes aient découvert le moyen de transporter sur toile le vrai soleil des choses.

Salle de droite. Mahmoud Said. Il est difficile de reprocher à un peintre ses essais pour changer de manière. Mais quand de l'ampleur on passe à la minutie, de la force à la grâce sucrée, de la vigueur des tons à leur affadis-

ZORIAN.- Portrait de M^{me} EL KAYEM

sement (au lieu des tons francs qu'on admirait jadis voilà des roses, des bleu-ciel, des mauves tous rompus et noyés dans la crème) force nous est de constater u'il y a — (momentanément, soyons-en sûrs) défaillance et incertitude, arrêt de progrès, méconnaissance par le peintre lui-même des ressources profondes de sa vraie nature. Les réussites de Mahmoud Said nous ont rendus exigeants; nous mettons nos exigences à la hauteur de sa valeur.

Heureuse surprise, par contre, avec une des toiles de Youssef Kamel: «Les émigrés» où passe un souffle tragique qui rappelle Goya.

Basta devient plus souple mais reste très sec; Sabry est aussi soigneusement solennel que de coutume et Ahmed Youssef (sauf dans une vue de Venise) très figé; Mohamed Hassan a envoyé un portrait très soigné.

Labib Tadros est la conscience même et refoule exagérément les poussées de son tempérament qui, pourtant, agissent et lui ont dicté d'excel-

lents effets dans sa «Vue du Mokattam» Said El Sadr est le centre d'intérêt de cette salle. Insouciant des minuties inutiles il réduit ses compositions à quelques lignes où se sent la griffe d'une nervosité inspirée et à quelques indications de couleur où ne manquent ni les stridences savoureuses ni les contrastes expressifs.

Dans le vestibule du haut de l'escalier, on remarquera surtout une figure de Néo-Zélandais due au pinceau incisif de Greta Bardi et des scènes de genre de Abdallah Gohar qui, quoique gauchement présentées sont pénétrées d'une émotion si sincère qu'on ne peut manquer d'être touché. Au contraire si nous passons dans la salle à gauche force nous est de constater que toute l'habileté manuelle et scolaire que met Mme Leibovitch dans un portrait à la sanguine ne peut que nous laisser froids.

Toute cette salle d'ailleurs présentera un contraste entre des oeuvres appliquées et tristement scolaires comme cette tête de Eveline Kudwani et



MAHMOUD SAID, Portrait du peintre LITSAS

des essais parfois exagérément malhabiles comme ceux de Massoud Badran où le savoir est remplacé — ce qui vaut mieux — par une ingénuité de sentiment qui émeut.

Segini met toute sa science à présenter son portrait par lui-même d'une manière romantique et prétentieuse que notre esprit moderne trouve à bon droit ridicule; l'aquarelle et ce qu'elle peut avoir de plus désuet comme moyens n'a pas de secrets pour Mohamed Magued; Hamouda s'applique à tout dire et oublie d'être ému; le type même de l'«ouvrage bien faite» est présenté par les fleurs d'Évangèle Ragnos. Le niveau de cette salle, assez faible, se relève heureusement avec un portrait de Mme Abou Zeinab «Zaza» à la fois preste et solide, clair, joyeusement peint avec cette joie que donne l'audace (joie si étrange à tant de jeunes, ici!) Excellentes aussi, les compositions de Marguerite Nakla qui jetant par dessus bord tout le bagage de science dont elle était embarrassée semble bien avoir trouvé sa voie en s'attachant à rendre les scènes animées que présentent les lieux de loisirs alexandrins, jardins et plages: elle indique au lieu de détailler, elle évoque au lieu de préciser, et ainsi, elle transmet dans sa pureté sur la toile l'envoi même de sa joyeuse inspiration.

Et voici enfin un paysage étonnant de Mahmoud Sabry, dramatique au possible où en exagérant à son escient les fulgurances du jour déclinant le

peintre exprime avec une brutalité généreuse la participation des choses et des souffles de l'air à la poésie même du moment.

Dans la première des salles de droite, un assez grand nombre d'oeuvres faibles ou moyennes; parmi celles-ci des scènes de genre de Hamed Abdallah, un effet d'aube par Naim Gaddallah, une scène de mosquée par Latif Nessim où le décor, bien mis en page ne manque pas d'ampleur; un bon dessin aquarellé dans l'envoi de Nazir Wahba qui hésite entre plusieurs manières et qui, dans ce dessin, a trouvé la meilleure: la plus simple. Des façades justement éclairées de El Raie et des vues du Caire très exactes, de dessin mais d'une couleur morne et d'une facture sans vigueur d'Ezzat Moustapha; comment un peintre qu'on devine si sensible consent-il à s'asservir à ce point à des conventions paralysantes? Badaoui profondément artiste, envoûté à l'extrême par la leçon de Rembrandt reste esclave d'une manière qui l'a conduit dans une impasse. Hampar présente un excellent dessin. Abner est si ingénument audacieux qu'on tremble en pensant aux dangers qui le guettent. Un des paysages de Kamel Moustapha est d'une belle matière. Une scène populaire du plus haut goût: «La cérémonie du septième jour» par Wadie Yanni. Les paysages égyptiens de Gabakhanghi sont de tout premier ordre: classiques d'ordonnance, justes de coloration, fermes de facture, sans aucun de ces traits de virtuosité qui,

dans de pareils sujets viennent trop souvent gâter les meilleures réussites.

Les toiles de Puzant sont, comme toujours, un des plus sûrs attraits du Salon. Sujets humains, frisant l'anecdote et la littérature mais n'y tombant point, le sentiment du drame donné par la couleur et par l'abstraction expressive des formes voilà des modèles de peinture «pensée» où les exigences plastiques ne sont nullement sacrifiées à l'illustration d'une idée.

Dans la deuxième salle de gauche, Gilda Ambron démontre avec aisance comment on atteint le comble du mauvais goût; le nu de Camille Pallemans est sérieux en restant assez libre d'exécution pour qu'on soit touché par sa grâce; Suzanne Adly a toujours son charme de primitive poésie; il y a de belles audaces (inspirées de Garabedian?) dans les «poissons» de Helmi Wipp. Le monastère de Strekalowski présente plus de virtuosité que de véritable émotion. Alec Jérôme est un peintre attachant. Son Nu est trop incliné vers l'effet facile et on y sent un goût de plaire bien bourgeois et qui le gâte. Mais sa nature morte «Mes vieux livres» révèle un peintre authentique. Jean Dupertuis s'est fait une manière bien à lui, excellente d'ailleurs en ce qu'elle s'implifie judicieusement les éléments du sujet et par leur réduction à une harmonie de deux tons essentiels dont les variations ne laissent pas d'être riches. Mais c'est une «manière», et s'enfermer dans une manière, on sait à quel point c'est dangereux et — pour le public, tout au moins — fatigant.. l'autorité et la sobriété.

Salle de l'atelier. Quand au milieu du siècle dernier, les salons connaissaient la grande vogue, la première des tâches assignées aux critiques par le public, c'était de lui désigner le clou de l'exposition. Depuis, on a compris que la beauté peut prendre des figures trop diverses pour que dans un ensemble, une toile puisse être désignée à coup sûr comme surpassant les autres. Mais s'il fallait se livrer à ce petit jeu à propos de notre salon de cette année, je pense qu'il se ferait une forte majorité pour désigner «La fiancée du Nil», de Naghi, comme la toile la plus importante dans la totalité des oeuvres présentées.

Ce n'est que l'esquisse d'une grande composition, mais l'ampleur du dessein s'y voit déjà malgré ses dimensions réduites. Naghi est un peintre humaniste qui, en dépit du modernisme de sa facture, se refuse à restreindre au «morceau», le libre jeu de ses dons. Il veut des oeuvres nourries du suc de l'histoire, compositions instructives et exaltantes pour le coeur et l'intelligence. Chez d'autres que lui, rien ne serait plus dangereux qu'une ambition si vaste. Mais Naghi est trop peintre pour s'échouer sur les écueils innombrables du genre grandiose qu'il a choisi. C'est en coloriste qu'il voit l'ensemble de son sujet et qu'il en anime les détails et ainsi ses dons

plastiques prestigieux sajoutent à l'élevation de sa pensée pour aboutir à des réussites dans le genre de celle qu'il nous donne à admirer aujourd'hui.

— Son envoi se complète d'un paysage où passe un souffle de grandeur et de vues d'Abyssinie dont l'actualité augmente l'intérêt.

Les peintures de Sulamite et Masri remarquables par la fermeté d'une sobre harmonie de bruns rompus de verts qui rappelle de très près Derain.

Le portrait de Zorian, est extrêmement attachant. Certes l'intéressante figure du modèle y est pour quelque chose; mais le peintre a su en accentuer le pittoresque avec une verve heureuse que quelque lourdeur dans le modèle ne parvient pas à entacher.

Barouch, s'est fait une manière dont il risque de devenir l'esclave. On sent chez lui, un sens artistique très aigu plutôt que du tempérament.

Angelopoulo n'a envoyé qu'un portrait. Il est d'une virtuosité renversante.

Andrée Sasson se répète un peu. Ses combinaisons de courbes sont toujours très savantes; la vigueur de certains tons sombres, ne va pas sans lourdeur. Ses oeuvres restent de très belles leçons d'interprétation intelligente de la nature.

Si le portrait de Palamondian a un chic qui frise l'académisme, son paysage, peint avec une sombre fièvre, et un emportement vigoureux, est un des meilleurs du salon.

Rihard donne avec sa figure de marin un exemple parfait de la supériorité de l'ingénuité sincère sur le métier appris. Même remarque pour Effat Naghi.

Tolza peint d'une façon animée, vive, en sachant dissimuler certains défauts — de dessin surtout — sous l'heureuse disposition de la mise en page et par un coloris bien distribué.

Doukas, n'expose que du déjà vu; Clea Badaro, a un vigoureux portrait; une judicieuse entente des plans et une coloration aimable sans mièvrerie, lui donnent un grand prix.

Enfin, Marion de Champ se transforme — d'écolière qu'elle était — en artiste personnelle et consent à pres-



S. BASTA, portrait de Mme Hazem Bey Foda

sentir le prix de l'audace.

Dans la salle de gauche à côté de pâles aquarelles de Sélim Goubran, les intérieurs de S.E. le baron de Vaux retiennent immédiatement l'attention. Voilà un coloriste né. En dépit de la minutie exigée par le sujet, ce peintre pose prestement sur la toile, des tons forts auxquels un empâtement léger et judicieux, donne tout de suite une vibration extraordinaire. En dépit d'une certaine maigreur de dessin et un souci parfois superflu de tout dire, ces toiles qui dépassent largement l'amateurisme, atteignent en nous, la fibre la plus sensuelle de l'émotion picturale, pure tant le jeu des couleurs y est intense et varié.

Les marines de Naaman, d'Evelyne Baly et de Maleh, mériteraient mieux qu'une mention; les paysages d'Antoinette Meyer, nous font regretter de ne pas voir plus souvent des oeuvres de cette artiste qui, dans une excellente pâte, peint sobrement des vues de Bretagne, d'un sentiment exquis. Les fleurs de Sassa Geremis, peintes avec une violence qui n'exclut pas la solidité, sont de tout premier ordre et dénotent un tempérament qu'on voudrait voir aux prises avec d'autres sujets.

Enfin, la fantaisie décorative de Muriel Cox s'exerce avec une abondance toujours heureuses sur tes sujets les plus divers.

LA SCULPTURE, LES ARTS DÉCORATIFS

Un pavillon spécial — un peu trop exigü, un peu trop à l'écart — abrite la sculpture. L'envoi le meilleur est celui de Rizk, une gigantesque tête du sculpteur par lui-même où la volonté de vigueur est poussée à l'extrême et obtenue surtout par une géométrisation mesurée du modèle; oeuvre ample et décidée, encore un peu scolaire mais qui, confirmant les grands espoirs que Rizk donna dès ses débuts, contient beaucoup d'indices d'une maturité prochaine et rayonnante.

Mansour Farag qui semble s'endormir n'a envoyé qu'une petite maternité attachante, d'ailleurs, par sa facture tout en rondeurs expressives. La jeune fille de Siwa d'Ahmed Sidki montre comment on peut unir le souci du pittoresque avec les exigences de la plastique, de la sculpture qui réclame avant tout des volumes nets et équilibrés; on pourrait en dire autant du groupe humoristique de Wadié Yanni; par contre chez Segini le pittoresque, l'expression, la sentimentalité priment tout; c'est l'art du Campo Santo de Gênes. Sami Farag est consciencieux mais ses effets gagneraient à être moins encombrés de détails superflus. Une tête d'enfant de Saïd el Sadr sait être pleine de sentiment tout en restant sculpturale. Les oeuvres de Lucie Puhlovich sont pesantes.

Dans la salle de l'Atelier Scalet donne un peu trop libre cours à son



A. PAPAGEORGES, Jeune fille de Castellorizo

penchant vers la grâce. Chaloub suit docilement les traces de Scalet; Richard continue sa série des célébrités égyptiennes par un bas-relief de S.E. Mahmoud bey Khalil où, comme de coutume, il campe avec les moyens réduits d'un très léger relief les traits caractéristiques d'une physionomie.

Dans les travaux d'art décoratif — qu'on appelle ici « arts appliqués » — la céramique de Saïd el Sadr dénote un métier très sûr mais ne se renouvelle pas. Ahmed Nasser suit habilement les traditions arabes; on aimerait le voir s'essayant à les moderniser. Gertrude Osterlind se perd dans des excès de délicatesses et dans des complications qui sont heureusement d'un autre âge.

Des panneaux décoratifs exécutés par des élèves de l'école supérieure des Beaux-Arts sont parfaitement réalisés mais dénotent un tel goût de la pâleur, un tel éloignement pour toute teinte vive, pour toute forme animée qu'on s'étonne que ce soient là des travaux de jeunes gens.

La salle d'entrée du Salon contient à elle seule le labeur énorme de Saleh el Chiaty, décorateur de théâtre.

Il faut y admirer sans réserve le soin précis de l'exécution, une fertilité d'invention qui ne se dément pas, une fantaisie toujours renouvelée. Mais c'est trop riche. Les maquettes de décors sont exagérément encombrées. Quoiqu'il en soit, on sent là, une véritable maîtrise à laquelle ne manque que le sentiment de l'économie et des vertus du dépouillement.

AU CAIRE

Exposition d'Art Indépendant

L'exposition de l'Art Indépendant a obtenu un grand succès de public. Par contre, à part un ou deux articles faits dans un excellent esprit d'information impartiale, la presse s'est livrée à des attaques d'une basse stupidité et on a eu la douleur de voir quelques uns de ces articles reproduits dans de grands quotidiens d'information — qui pour la circonstance s'étaient bien gardé d'éclairer leurs lecteurs par quelque information d'un esprit opposé à ce qu'ils reproduisaient si complaisamment. Stupidités attaques en effet car elles s'en prenaient non pas à l'Exposition en elle-même ni à l'esprit qui inspirait les oeuvres qu'on y voyait mais tout simplement aux principes mêmes de la peinture moderne. On n'attaquait pas autrement les peintres du salon des refusés de 1863! Parce que ces peintres, Manet en tête avaient découvert ou plutôt redécouvert que l'artiste a le droit d'interpréter à sa guise la réalité; que si son inspiration l'entraîne à mettre sur sa toile une couleur qui n'est pas dans la nature il en a le droit; que s'il veut simplifier la réalité en supprimant des détails qu'il juge inexpressifs il en a le droit; qu'il peut librement accentuer tel trait au détriment de tel autre. Les post-impressionnistes, Cezanne, Gauguin, puis les Fauves, puis les Cubistes ont eu à combattre des assauts de ce genre et ils en ont triomphé avec un tel éclat que tout ce qui peint sauf quelques attardés s'incline depuis 40 ans devant leurs réussites et profite de leurs découvertes. Et l'on vient encore dire à ces peintres d'esprit surréaliste qu'ils ne savent ni peindre ni dessiner tout simplement parce qu'ils ne représentent pas les objets tels qu'ils sont! D'autant plus stupidement que quelques uns parmi eux, Eric de Nemes par exemple suivent une des tendances surréalistes qui exige un dessin précis et une couleur volontiers adoucie. Quant aux reproches, un peu plus sensés, qui s'adressent au choix des sujets; qui déplorent ces instincts dégoulinants, ces femmes-fleurs, ces clous plantés dans la chair vive, on peut leur répondre que supprimer ce genre d'inspiration c'est effacer de l'histoire de la peinture les noms de Jérôme Bosch, de Breughel, de William Blake par exemple, et que tout sujet est bon en soi pourvu qu'il laisse place à ce déploiement des qualités plastiques, au jeu de formes et de couleurs qui reste après tout l'essen-

tiel de l'oeuvre d'art...

Pour ma part j'étais moi-même sorti plutôt agacé de cette exposition. Je m'étonnais comme malgré moi qu'on ait du coeur par le temps qui court à se livrer à de tels jeux; je regrettais qu'on puisse — sauf pour Telemisany — mettre le nom d'un inspirateur trop direct à côté de chacun des peintres représentés. Mais puisqu'il faut du courage dans un pays comme l'Egypte pour suivre une tendance si féconde en dépit de l'incompréhension dont ce qui s'imprime semble faire preuve, il vaut mieux souhaiter que l'an prochain, insouciant des orages et des tempêtes d'encrier que déchainent leurs productions, les peintres du groupe d'Art Indépendant viennent nous affirmer une fois de plus que l'esprit de libre invention et le dédain des facilités convenues n'est pas mort.

ETIENNE MERIEL

A ALEXANDRIE

La Peinture Anglaise, au Club Britannique

Nous avons noté au vernissage de cette exposition S.E. Soliman Yousri bey, Sir Charles Maden, le juge Yéhia Massoud, Mahmoud bey Said, Lord Géliko, Mme Gripari, les dirigeants du Lycée de Tsanaklis, des Ecoles Abbassieh, Salvago et diverses personnalités.

Composée des tableaux empruntés, et d'autres signés par nos peintres britanniques locaux, cette composition hétéroclite, de par sa composition, présentait un bel ensemble, qui a révélé, que le constant souci des Anglais de tenir, doit être interprété, sur toutes les branches à la fois, de l'activité humains.

Le TH. LAURENCE: «Miss Siddons» emprunté au baron Charles de Menasse, nous laissa circonspect et rêveur, dépassant de beaucoup toute la galerie des tableaux décrochés... Le «lands cape anglais» est honorablement représenté par Sydney Cooper, avec son troupeau à Airshire, et quelques tableaux anciens dont deux toiles de Morland, qui expliquent la nécessité de l'ancienne querelle d'Ecole. Le paysage bleu-blanc de H. Adams est manifestement le plus beau de l'exposition. Celui de T. Varley, entre coupé d'une ligne vaporeuse de rose, le plus joli.

Les Anglais sont des grands paysagistes. La Nature a mieux imbué les peintres — chez lesquels le coup d'oeil poétique est flagrant — que les écrivains.

Disons en passant, que sur ce point, la veine de nos acquéreurs de tableaux, n'a pas été considérable. Le flair artistique semble avoir manqué à nos crésus du cru. C'est pur hasard, que l'on rencontre de ci, de là, une bonne acquisition.

Nos peintres locaux se sont surpassés, par le choix de leur envoi, dans cette exposition. G. Thorn s'est particulièrement distingué par son vase de fleurs rouges d'une venue plus qu'

heureuse. Sa toile «To let» est d'une grande finesse.

Leslie Green a réussi avec son taillis vert et noir, un génial enfoncement. Whitworth avec «Near Abou-Nawatine», une belle harmonie de détails. Paule Haséard et Mary Bent s'aventurent à une peinture risquée, qui jure un peu, dans un ensemble où l'Ecole, tient haut le pavé. La première pourtant a fait une heureuse concession avec son portrait, tandis que la seconde avec ses barques curieusement coupées étonne et saisit. Saisissant dans l'apreté de ses pointillés «vers-noir» est la peinture à eau, Port-Hills (Colines du port) de Stoddart.

Brillante démonstration de constance au travail et d'amour de l'art, de la part d'une grande pays, qui a toujours su se retrouver.

Salon de Photographies à l'Atelier

La photo de guerre est un élément nouveau, introduit cette année dans le salon de l'Atelier. Elément qui ajoute par la richesse et la variété de sa documentation, plus d'intérêt à l'ensemble. Mais le côté artistique est malgré tout lésé, puisque dans ces sortes de photos, la véacité des faits, passe avant l'image.

En photographie, il ne s'agit pas toujours de rendre, mais de suggérer. La photo-magazine poursuit la fidélité et la vivacité de la représentation. Sans doute l'éclairage doit jouer et l'éloquence des ombres. Et là certaines images dues surtout au louable effort des vaillants évaluateurs de la R. A. F. sont à retenir. D'autres aussi représentant l'avance des Britanniques dans le désert occidental, des prises directes sur les «natives» abyssins, lybiens, nègres, sont impressionnants d'éloquence et de fidélité.

Il ne faut pas d'ailleurs regarder une photo de guerre, comme on regarde une descente de feuillage dans l'eau ou un nu. Ici, il faut avant tout faire vivant. Il y a des tanks exposés qui sont des véritables animaux d'Apocalypse. Cela mord, cela dit la force, la résistance, la confiance de l'homme à repousser tout ce qui l'opprime.

Il y a des véritables artistes sous l'uniforme, qui ont su «voir». Il y a des zébrures, des pointillés de terre, des pans du ciel tirés, dirait-on d'une illustration des milles et une nuits: Il y a surtout des armes, des visages de guerriers et des uniformes, photographiés en vue du poème épique à composer.

Il ne faut pas être sévère et parler simplement de documentation, à propos de l'effort flagrant d'art de nos Tommies.

D'autre part il ne faut pas comparer l'actuel salon à ceux d'avant-guerre. La Caméra internationale a marqué nécessairement des absences. Mais ce qui a été collectionné est déjà assez digne.

Cela permet aussi un groupe plus compact et homogène de nos artistes locaux de photographie.

Au Centre Hellénique

UNE MANIFESTATION ANGLO-HELLENIQUE

SOUS LE SIGNE DE "LORD BYRON,"

La commémoration de Lord Byron organisée par le «Centre Hellénique» est, sans conteste, une des manifestations de ce genre les plus réussies auxquelles il ait été donné au public d'y assister depuis longtemps.

Le Comité d'organisation, dont les juges Roilos et Hume Barne, le premier Secrétaire de la Légation Royale de Grèce, M. Jean Callergli et M. Jean Tricoglou faisaient partie, est digne de tous les élèves. Il faut, aussi, féliciter Mr. Ticoglou pour l'intéressante exposition d'œuvres, de portraits et d'autres souvenirs se référant au séjour de Byron en Grèce. Parmi les plus curieuses de ces reliques, il y avait un programme date de Juillet 1824, année de la représentation de «Maid of Athens» à Londres ainsi que le recueil des échroniques de Missolonghi, de l'époque, dans lesquelles sont relatées les circonstances de la mort du poète et les dispositions prises par le gouvernement en son honneur.

Trois orateurs étaient inscrits au

programme. M. Hume Barne, en sa qualité de président de la séance, était chargé de leur présentation. Il eut la délicate attention de la faire précéder d'une minute de silence en mémoire du président du Conseil, M. Corizis,

présents dans la salle se reportaient, par la mémoire, sur les champs de bataille de l'Épire où, une fois de plus, le geste de Byron se renouvelait sous l'impulsion du même mobile, d'il y a cent ans.: «L'Amour de la Liberté dans l'Honneur».

Mlle H. Habbaz, lut ensuite quelques notes biographiques, en français.

A M. Blake Reed incombaît la tâche d'analyser l'influence de la Grèce sur la vie et l'œuvre de Byron. L'exposé que M. Blake Reed fit, en anglais, fut d'un intérêt tel que le peu que j'en pourrai dire ne peut l'en faire ressortir en aucune façon; aussi, citerai-je, en passant le postulat de M. Blake Reed selon lequel c'est Byron qui, le premier, dans la séduisante des formes, chercha à convaincre les Anglais que la Grèce de l'Hellade existait toujours et que le peuple qui vivait sur ce petit coin de terre européenne n'en était pas moins l'héritier et le gardien de la grande tradition hellénistique. La satisfaction qui fut témoignée à la fin de son exposé prouve assez la réussite de l'orateur; je me fais un plaisir de la confirmer.

La cérémonie prit fin sur une allocation de Sir Miles Lampson au cours de laquelle il exprima son admiration pour le «merveilleux héroïsme» des troupes et de la nation grecques aux côtés desquelles l'Empire est fier de se battre et fit acclamer, par trois fois, le nom de S.M. Georges II. S.E. M. Dimitri Capsalis, ministre de Grèce, remercia faisant acclamer, à son tour, celui de S.M. George VI.

Je dois ajouter, pour finir que c'est avec la plus vive sympathie que le «Centre Hellénique» accueillait, parmi ses invités de marque, S.E. M. Alexander Kirk, le nouveau ministre des Etats-Unis d'Amérique en Egypte, dont c'était la première visite.

GEORGES VASDÉKIS



LORD BYRON

Et le place en première ligne malgré son souci persistant d'enjoliverment Apkar, dont l'intérieur est une forte réussite. Apkar qui dans le portrait perpétue la tradition indépassable d'Alban dont il a succédé au studio. Dans son vase de fleurs la retouche devient trop visible. Dans la maîtrise au portrait arrive aussi le Han-grois Bela Liener.

Les Reflets de Racine et ses effets de bas-relief sont à retenir? «Le Bord de la Mer» de Galanti, mérite aussi une mention spéciale.

Viennent en masse, les artistes égyptiens dont le souci artistique est évident. Dans cet empressement de la prise de vue, il y a sans doute des banalités. Des choses photographiées pour la curiosité de la pose, de la relation ou du contraste avec le milieu, des paysages et des natures mortes à la douzaine. Il y a le souci patriotique à souligner, qui dans la photo de nos bien-aimés Souverains, a donné plus qu'un heureux rendement.

Mais la victoire de l'art perce dans plus d'un de ces envois. Voyez celui, tout entier, du Dr. Osman Khairat, ses réalisations du rêve dans la brume. Et combien que je dois omettre à cause d'un manque de ma part d'un examen plus attentif, dans cet océan d'images...

Encore une fois, nos félicitations aux vaillants organisateurs, Richard, Naghi, Fischer, Angélopoulo. Ils ont réussi une fois de plus à charmer nos yeux.

ELOY TROUVÈRE

mort, la veille, M. Jéronymidès lui succéda à la tribune.

Il prononça en grec, dans une forme dont l'éloge n'est plus à faire, le panégyrique de Byron. Je n'exagère pas en disant, qu'en ce moment, par son entremise, c'était en quelque sorte la Grèce qui réitérait sa reconnaissance éternelle à l'immortel auteur de «Childe Harold». Instants émouvants au cours desquels grecs et anglais

Retenez chez votre Libraire

Notre Numéro Prochain

L'HELLADE HÉROIQUE

consacré

à l'effort titanesque de la

GRÈCE

Numéro Spécial de

la semaine égyptienne

LA MUSIQUE

Trois poètes français du piano :

FAURÉ, DEBUSSY, RAVEL

Causerie de **M. André Patry** ;
Interprétation par **Georges Théméli**

Ce sont deux étrangers: l'un, le confédéré: M. André Patry, compositeur distingué et Suisse; l'autre, M. Georges Théméli, 1er prix du Conservatoire de Paris et Hellène, qui ont eu la délicate pensée de rendre hommage au génie musical français dans la personne des trois grands musiciens contemporains: Fauré, Debussy, Ravel.

Cette belle manifestation des A.C.F. E. avait attiré, le 31 Mars dernier, un très grand nombre d'auditeurs à l'Ewart Memorial.

M. Patry, dans sa très intéressante causerie, étudia la formation de chacun de ces musiciens, les influences subies, caractérisa délicatement et avec précision l'apport original de chacun d'eux tout en les rassemblant sous le signe de la claire raison, de la mesure, de la discipline qui sont la marque de l'esprit français. Jugement qui, trop poussé, trop généralisé, risquerait sans doute d'être inexact, mais auquel les nuances apportées par M. Patry donnèrent sa juste signification.

Georges Théméli fut, ce soir-là, l'excellent artiste que nous aimons. Du thème et Variations de Fauré, oeuvre difficile, très variée de tons et de rythmes, il exprima toute la richesse musicale et la profonde expression.

De Debussy, nous avons aimé particulièrement les harmonies veloutées, les délicates sonorités de la Terrasse des audiances du clair de lune et les éblouissantes arabesques de l'Isle Joyeuse.

Et merci à Théméli pour l'Ondine et la Toccata de Ravel. L'interprétation qu'il nous en a donnée est la plus beau et le plus fervent témoignage qu'il pouvait nous offrir de l'excellence de la musique française comme aussi de l'enseignement du Conservatoire de Paris dont il est lauréat.

Récital de piano donné par Helyett Bousson - le jeudi 27 Mars

Ce n'est pas à l'Oriental Hall que le programme de très haute tenue que présentait Madame Helyett Bousson était destiné: c'est à l'Ewart Memorial. C'est l'qu'il aurait fallu l'entendre. Ni la salle, ni le piano n'étaient dignes de l'artiste: c'est une observation qui s'impose dès l'abord.

Dans un style très juste, avec une maîtrise impeccable, Madame Bousson nous donna d'abord la difficile Fantaisie et fugue en sol mineur de Bach. Aucune recherche de l'effet, une grandeur majestueuse, une sobriété voulue mais ne tombant jamais

dans la sécheresse, une grande puissance de moyens dans la juste mesure: voilà ce qui caractérise l'exécution de Mme Bousson. La sonate opus 111, rarement jouée, nous permit de mieux apprécier encore ses qualités. De cette oeuvre dramatique, Mme Bousson nous fit sentir la profonde tristesse, particulièrement en ces variations où l'âme agitée de Beethoven s'efforce vers une sérénité difficilement atteinte.

Présenter en même temps les qua-



Mme GINA BACHAUER

tre ballades de Chopin n'est pas non plus banal dans les annales des récitals. Epreuve difficile dont Madame Bousson s'est tirée à son grand honneur, bien que ce ne soit pas là le meilleur de son interprétation.

Dans les 3 Danses de Granados, l'artiste trouva d'exquises sonorités dans un rythme très sûr à la fois et très délicat. La technique sans défaut lui permit une interprétation aisée et richement colorée de Sevilla, Cordoba et Triana d'Albeniz. Elle termina en bis par une prestigieuse exécution des Feux d'artifice de Debussy.

Madame Bousson est une artiste trop modeste que nous n'entendons pas assez souvent, qui n'a pas encore dit tout ce qu'elle a à dire, et dont nous pouvons attendre beaucoup.

Concert donné par le Conservatoire Tiegeman au profit de la Croix Rouge Hellénique

Concert donné par le Conservatoire Tiegeman au profit de la Croix rouge Hellénique.

Le concert donné le Samedi 5 Avril à l'Ewart memorial, au profit de la

Croix Rouge Hellénique par les élèves du Cours Supérieur de piano et les élèves diplômées du Conservatoire Tiegeman fut loin d'être dénué d'intérêt — Certes dans un semblable récital, il ne faut pas s'attendre à découvrir une étoile en chaque exécutant, mais on a plaisir à discerner l'éveil d'une sensibilité d'une personnalité, et l'on peut juger de la méthode donnée et de la qualité générale de l'interprétation. La méthode dans l'ensemble me parut excellente, d'interprétation intelligente et sensible —; plusieurs élèves montrèrent des qualités personnelles tels appréciables.

Dans la première partie du programme, Mme Samara fut honnête, assez inégale; Mlle Sarouf: appliquée et consciencieuse; Mlle L. Blumenthal est à mon avis, dans ce premier groupe, celle qui présente le plus de dons et le plus de personnalité: elle possède un joli phrasé très délicat. M. Shore a des qualités aussi, mais une pédale un peu brouillée. Mme Shore eut de regrettables défaillances qui gâtèrent une exécution par ailleurs très convenable.

La 2ème partie fut incontestablement très supérieure — Mlle Mazza nous donna une excellente exécution de la sonate opus 27 de Beethoven — Mlle Jordano montra une belle autorité dans la Rapsodie en si mineur de Brahms. Mlle Jassy interprète Chopin avec une fine sensibilité, mais non sans quelque mollesse — Mlle Tamim, très en progrès, fut excellente dans les Feux d'artifice de Debussy et Mlle Feldstein qui nous avait paru assez inégale dans un précédent concert, nous satisfait cette fois pleinement dans la délicate méditation de Tiegeman et Et Albaicin d'Albeniz.

H. SOULON

Orchestre Symphonique de Palestine

Le premier concert de l'Orchestre Symphonique de Palestine eut le succès auquel on s'attendait. Le public, dont la moitié était composée de militaires, entendit d'abord la *Symphonie en ré mineur* (La Cloche) de Haydn. Cette oeuvre, qui ne possède pas une grande richesse d'orchestration, satisfait pleinement l'esprit par la simplicité de son écriture. Aucune fioriture; le dessin est précis, pur, sobre, presque géométrique.

Le *Concerto en ré majeur*, dit «du Couronnement», de Mozart, lui succéda. Mme Gina Bachauer s'y fit beaucoup remarquer. Sous ses doigts, l'exquise et si douce phrase musicale, qui en est le thème principal, coulait comme une cascade de perles, d'une limpidité parfaite. La grâce de Mozart et les charmantes nuances de ce concerto furent merveilleusement senties et exprimées par cette phalange d'excellentes musiciens. Le chef d'orchestre, Michael Taube, les conduisait avec une grande intelligence.

Ils jouèrent ensuite la *Première Symphonie en si bémol majeur* de

(Suite de la page 23)

Schumann, aux sonorités savantes et variées, au dynamisme puissant. C'est un déchaînement de violence qui s'apaise, parfois, brusquement, pour faire apparaître des golfes d'azur.

La splendide *Ouverture de Léonore* de Beethoven, terminait ce concert. Epanouissement de prodigieux bouquets de sons de palmes gigantesques que fait frissonner le souffle du génie. L'espace en est exactement rempli; on songe au feuillage d'une épaisse forêt, si touffu, si compact que pas un interstice ne laisse voir le ciel. *Léonore* est profondément émouvante et intéressante à plus d'un titre; dans ces gradations de forte qui s'achèvent en un déferlement océanique, en entrevoit le génie wagnérien.

Le deuxième concert de l'orchestre symphonique de Palestine fut dirigé par Crawford Mc Nair dont on admire l'autorité et la sobriété.

En premier lieu fut joué le Concerto No. 6 en sol mineur de Haendel, oeuvre toute de délicatesse et de fines nuances qui eut gagné, cependant, à être interprétée avec plus d'accent et d'ardeur.

Suivait la 1ère Symphonie en ut mineur de Brahms dont l'exécution fut magistrale. Les violonistes, principalement, méritent toutes les louanges.

La seconde partie du Concerto comprenait l'*Ouverture des Joyeuses Commères* de Windsor, de Nicolai, qui fut brillamment enlevée et joliment colorée.

On entendit ensuite de Ravel le *Tombeau de Couperin* qui est l'un des plus beaux poèmes que l'on ait écrit sur la nature. On y perçoit les vibrations de la lumière; on y entend l'herbe croître. D'une étonnante puissance de suggestion, cette oeuvre est d'une éternelle jeunesse.

Deux danses slaves de Dvorak terminaient ce concert. Le public ovationna longuement les musiciens et leur maestro.

J. S.

L'«Egyptian Directory» 1941 vient de paraître

Nous venons de recevoir «l'Egyptian Directory» pour l'année 1941, qui est la 55ème édition de l'Annuaire Egyptien du Commerce et de l'Industrie.

Cette publication dont les rubriques s'étendent à toutes les branches de l'activité professionnelle, fournissant également une foule de renseignements qui peuvent servir dans les rapports privés, est toujours attendue avec une vive impatience par le public égyptien.

Grâce à l'imposante documentation qu'il fournit, à son format pratique et à la facilité qu'on a à le consulter, l'«Egyptian Directory» reste en 1941 ce qu'il n'a cessé d'être depuis sa parution: un annuaire indispensable pour tout le monde.



ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20,000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive. Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.

ECHOS et NOUVELLES

A l'«Egyptian Gazette»

Notre excellent confrère M. Geoffrey Hoare vient d'être nommé Rédacteur en Chef de l'«Egyptian Gazette» du Caire. M. Hoare qui a assumé par intérim ce poste à de nombreuses reprises est un journaliste fort connu en Egypte et à l'Étranger. Il est le correspondant du «Times» au Caire depuis 1931 et a publié dans des revues anglaises de nombreux articles

qui ont été appréciés. Nous le félicitons sincèrement de sa promotion.

Mariage

Notre excellent confrère M. Joseph Hemsî de «La Bourse Egyptienne» d'Alexandrie et Mlle Caire Bassat ont récemment célébré leur mariage. Nous présentons aux jeunes époux nos félicitations et nos voeux les plus sincères de bonheur.

Buvez frais
Vivez joyeux...

(Rabelais)



STELLA
LA BIÈRE DE LUXE
FRAÎCHE

STELLA